

Défense de la langue française



N° 242

octobre - novembre - décembre 2011

2 Vœux

Le français dans le monde

4 Enseignement du français
aux États-Unis.

Thomas C. Spear

8 Flânerie.

Marcienne Martin

11 *Le français, notre maison.*

Étienne Bourgnon

13 Les brèves.

Françoise Merle

Les langues de l'Europe

16 L'avenir se pense-t-il en anglais ?

Donald Lillistone

Le français en France

Vocabulaire

21 L'Académie gardienne
de la langue.

22 Mots en péril.

Jean Tribouillard

23 Acceptions et mots nouveaux.

24 De dictionnaire en dictionnaire.

Jean Pruvost.

25 Ce que parler veut dire.

Jacques Groleau

27 Virage insolite.

Pierre Delaveau

30 Mots d'ivrogne.

Serge Lebel

31 Élection.

Bernie de Tours

Style et grammaire

32 L'orthographe, c'est facile !

Jean-Pierre Colignon

34 Quand André Breton écrivait
à Julien Gracq.

36 Être et avoir convenu.

36 Furent / Fussent

Délégation du Cher

38 Aux journalistes.

Jean-Pierre Colignon

39 Le saviez-vous ?

Jean Tribouillard

Jean-Pierre Colignon,

Jacques Pépin

Humeur / humour

43 L'aire du taon.

Jean Brua

44 Sur les routes de France.

Bernard Leconte

45 Ils l'ont dit.

Jean-Pierre Colignon

46 Pluriels inattendus.

46 Vive les « commémos » !

François Thouvenin

Comprendre et agir

47 À table !

Gilles Fau

48 Rencontres.

50 Exemple à suivre.

Anne Rosnoblet

51 Point barre.

Jacques Moulinier

52 *La Débâcle de l'école.*

Anne-Marie Lathière

54 Tableau d'horreurs.

Marceau Déchamps

55 Tableau d'honneurs.

Marceau Déchamps

56 Mots croisés de Melchior.

Le français pour

57 Benoît Duteurtre.

Nouvelles publications

60 *Nicole Vallée*

Jacques Dhaussy

I à XVIII

Vie de l'association

Défense de la langue française
222, avenue de Versailles, 75016 Paris

Téléphone: 01 42 65 08 87

Courriel: dlf.contact@orange.fr

Site: www.langue-francaise.org

Directrice de la publication:
Guillemette Mouren-Verret

Technic Imprim
91970 Les Ulis

Revue trimestrielle
Dépôt légal P-2011-4

Dépôt légal n°8
CPPAP n°0313 G 83143

Le président
Philippe Beaussant,
de l'Académie française,
le conseil d'administration
et le comité de rédaction
vous présentent leurs meilleurs vœux
pour l'année 2012.

Dernière minute

**Expolangues 2012 ayant pour thème « La langue française. Francophonie et diversité »,
Défense de la langue française y organise une table
ronde, le mercredi 1^{er} février 2012,
de 14 heures à 15 heures, dans la Salle 1 - Duras.
Expolangues, porte de Versailles, pavillon 4.1,
1, place de la Porte de Versailles, 75015 Paris.**

**Nous espérons vous y retrouver nombreux. Votre
participation sera très appréciée (entrée : 6 €).**

Le

français

dans le

monde

Enseignement du français aux États-Unis

Extraits d'un article de Thomas C. Spear, professeur de français à l'Université de New York (NYU), publié par *Présence francophone* (n° 60) en 2003, que vous pouvez retrouver intégralement sur notre site www.langue-francaise.org.

Sous le pont Mirabeau coule la Seine...

La fin du xx^e siècle a consacré des changements importants dans la composition et l'orientation de l'enseignement de la langue française et des cultures francophones aux États-Unis. La Seine – c'est-à-dire Paris, et par extension la France – y occupe toujours une place solide, certes, mais naturellement la France comme le monde francophone ont bien changé depuis l'époque où Guillaume Apollinaire publia son poème « Le pont Mirabeau », juste avant la Grande Guerre avec laquelle il quitta la scène. [...]

En ce début du XXI^e siècle, il y a des raisons d'être optimistes quant à la place et la vigueur de la langue française aux États-Unis. On peut constater de petits changements dans la langue « universelle » ou « standard » employée dans l'enseignement et l'écriture (une langue avec des nuances inédites et de nouveaux vocabulaires africains, créoles, féministes...), mais il n'y a rien de nouveau dans le fait qu'une langue évolue avec ses locuteurs et avec le temps. Il y a une stabilité relative de l'importance du français aux États-Unis : c'est une langue définie et enseignée tout simplement comme une langue étrangère aux États-Unis, sans qu'elle soit classée précisément comme une langue européenne, africaine ou autre. Le français reste une langue importante dans le sens où les langues étrangères ont, à part

l'espagnol, peu de place au pays de l'Oncle Sam, qui affiche plutôt une position de « English Only ». Pour les programmes d'études des littératures et cultures hispanophones et lusophones (et même anglophones) aux États-Unis, les anciens centres européens ont perdu depuis longtemps leur poids par rapport aux populations énormes de locuteurs outre-Atlantique et à leur production littéraire. Les anciennes colonies africaines francophones n'ont même pas un demi-siècle d'« indépendance », et divers facteurs politiques et économiques ne permettent pas une scolarisation massive ou une industrie du livre (en outre, ce qui se publie en Afrique, comme en Haïti et au Québec, ne perce pas facilement les barrières de l'Hexagone et ses réseaux de distribution du livre). Et pourtant, puisque le centre géographique et démographique de la population mondiale francophone se trouve au sud de la Méditerranée, il est normal que les Américains s'y intéressent dès lors qu'ils prennent la décision d'étudier et de lire en français.

Étudiant de lettres dans une faculté du Wisconsin à la fin des années 1970, j'ai eu la chance d'avoir un professeur qui nous initiait aux textes qui sont devenus par la suite des classiques de la littérature africaine francophone, par exemple Birago Diop, Ousmane Sembène et Léopold Sédar Senghor. Les contes d'Amadou Koumba ont marqué le jeune homme que j'étais ; ces contes touchent aux simplicités d'une enfance vécue loin des capitales européennes, un environnement enrichi par des champs et des animaux de mes grands-parents agriculteurs. On ne peut pas dire que les beautés de la nature berrichonne de George Sand ou les animaux de La Fontaine n'éveillaient pas de résonance chez un étudiant du Midwest américain. Mais il y avait sans doute un charme supplémentaire à lire des contes africains – simples tout en étant des histoires de portée universelle –, sachant que Birago Diop nous les présentait traduits, transmis par cette langue française véhiculaire. De la TSF à internet, pourtant, les possibilités pour le monde francophone de s'écouter et de se parler sont devenues largement plus faciles. Mais, à l'époque, les études « francophones » n'existaient pas aux États-Unis.

Mes professeurs de lycée étaient la dernière génération à connaître et à nous raconter l'arrivée à Paris via Le Havre. C'est une banalité aujourd'hui de voir mes étudiants partir vers les innombrables pays de leurs cultures et langues d'origine. J'enseigne à New York et mes étudiants urbains sont peut-être exceptionnellement d'origine internationale, mais on ne peut nier le fait qu'ils voyagent, comme les écrivains et les professeurs, de plus en plus facilement entre les continents... Aller à Paris était, il y a juste une génération, faire un grand voyage ; maintenant, un grand nombre de facultés des États-Unis offrent des possibilités d'étudier dans de nombreux pays, dont la France, le Maroc, le Québec et le Sénégal, entre autres. [...]

Quel est le rôle du français dans le foyer américain ? Je voudrais avancer que son rôle et son évolution ressemblent à ceux du *parlor piano*¹. Le foyer américain bourgeois du xx^e siècle a longtemps gardé la tradition du xix^e ; il se devait d'avoir un piano-forte bien visible dans la pièce où l'on recevait... À l'époque de nos grands-parents, moins « branchés », une fille de bonne famille suivait des cours de français comme de couture ou de piano. Des générations plus tard, l'Amérique s'affiche multiculturelle, une mosaïque où l'on ne se fonde plus dans le magma d'un *American dream*² : l'étudiante du xxi^e siècle suit maintenant ses cours de français comme ceux de marketing ou de *Black studies*³ ; le piano, comme le français, s'adapte comme tous les autres outils de commerce, de culture et de communication.

Des chiffres sans mélodie

... En 1994, les lycéens américains qui étudiaient une langue étrangère représentaient toujours une minorité (41 %) des étudiants inscrits. Les langues apprises au niveau secondaire étaient, en ordre d'importance, l'espagnol (26,4 %), le français (9,1 %), l'allemand (2,7 %), le

1. « piano de salon ».

2. « rêve américain ».

3. « études afro-américaines ».

latin (1,5 %), d'« autres langues » (0,5 %), l'italien (0,4 %), le japonais (0,3 %) et le russe (0,1 %). [...]

En 1997, on voit la répartition du choix (réduit) de langues offertes dans les écoles secondaires américaines : les élèves pouvaient étudier l'espagnol dans 93 % des établissements, le français dans 64 %, l'allemand dans 24 %, et le latin, 20 %. [...] les langues étrangères sont étudiées plus souvent par des jeunes filles que par des garçons, et plus souvent dans les institutions privées que dans les écoles publiques. [...] En 1994, dans les écoles primaires et secondaires confondues, les jeunes Américains n'étudiaient que trois langues de façon importante : l'espagnol, étudié par 65 % de tous ceux qui apprennent une langue étrangère, le français, par 22 % des élèves, l'allemand, par 6 % et le latin, par 2 %.*

Thomas C. Spear

* NDLR : pour actualiser ces chiffres, consultez : www.mla.org/census_main.

Thomas C. Spear cherche des soutiens pour faire connaître

le site internet www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/ dont il est l'un des deux fondateurs.

Île en île.

Ce site internet défend notre français. Il a été créé par le département de français de l'Université de New York et fête déjà son 13^e anniversaire. C'est un site « pionnier » dans le monde francophone : il propose une sélection de 259 auteurs francophones, tous originaires des îles, des biographies, des bibliographies, des enregistrements audio et vidéo de poésie et de prose.

Une belle occasion de se familiariser en France avec la littérature qui nous vient de la Guadeloupe, de la Guyane française, d'Haïti, de la Martinique, des Comores, de Madagascar, de l'île Maurice, de La Réunion, de la Nouvelle-Calédonie et de la Polynésie.

Flânerie

au cœur du lexique québécois

Saviez-vous que dans la province du Québec (Canada), les **matante**¹, « ma tante » et **mononque**¹, « mon oncle » sont des locutions qui, par voie de figement, sont devenues des termes utilisés dans les relations familiales ? Nous trouvons ce phénomène du figement de certaines locutions dans les appellatifs : Madame, Monsieur, Mademoiselle.

Si vous êtes invité à la table familiale, dans la Belle Province, vos hôtes peuvent vous proposer une liqueur. Si vous êtes un familier de Bacchus, ne vous y trompez pas, le terme **liqueur** n'a pas le sens qui lui est attribué en français standard. Dans le pays d'Émile Nelligan², ce mot recouvre toute boisson gazeuse. Si l'on vous propose des piments et que vos papilles supportent modérément le feu de ce légume, rassurez-vous, il ne s'agira que d'une variété de piment, le poivron, appelé encore **piment doux** et antérieurement **poivre long**³. Le menu peut aussi afficher du **blé d'Inde**. Non, il ne s'agit pas d'une graminée semblable à celle dont est fait notre pain quotidien et poussant dans la vallée du Gange, mais simplement d'une poacée, terme synonyme de graminée, appelée communément **maïs**.

Ces agapes finies, vos hôtes vous proposent de visionner une émission **pas plate** (ou **platte**) **pantoute**. Ici, l'adjectif *plate* renvoie, comme en

1. Cf. *Dictionnaire de la langue québécoise*, de Léandre Bergeron (Typo, Montréal, 1997, p. 312 et 324).

2. Émile Nelligan (1879-1941) est un poète québécois faisant partie des écrivains ayant donné ses lettres de noblesse à la littérature de cette province francophone. Il est notamment l'auteur du poème très connu intitulé « Le vaisseau d'or ».

3. Cf. *Dictionnaire historique de la langue française*, 2006, p. 2822.

français standard, à l'aspect dimensionnel d'un objet, mais il a aussi le sens d'« ennuyeux ». Quant au mot *pantoute*, il correspond à la locution adverbiale de négation « pas du tout » (Bergeron, p. 352).

Dans cet espace francophone, il est de bon ton d'ironiser sur la durée de l'hiver et de préciser qu'au Québec il y a deux saisons : **la saison hivernale** et **la saison des réparations**. En effet, dans certaines régions comme l'Abitibi-Témiscamingue, les températures peuvent atteindre - 40°, voire encore moins, ce qui endommage tant les habitations que le réseau routier. Durant la période de dégel, les routes abondent en failles, nids-de-poule, asphalte rehaussé en forme de petits monticules, etc., ce qui entraîne des réactions d'agacement de la part des automobilistes. Ils pourront vous dire ainsi : **Je haïs ça de chauffer à la noirceur parce que la route est maganée en asti !**

Procédons au décryptage de cette phrase. Si le verbe *haïr* a le même sens des deux côtés de l'Atlantique, en Amérique du Nord, la diphtongue est prononcée lorsque le verbe est décliné aux trois premières personnes de l'indicatif présent. Le verbe *chauffer*, ici, a le sens de « conduire une voiture » (Bergeron, p. 124). Par contre, le substantif *chauffeur*, utilisé en France pour la même action, renvoie à un « chapeau de soie » (ibid., p. 124) dans la Belle Province.

Quant au verbe *maganer*, il signifie dans ce contexte « détériorer, endommager, briser » (ibid., p. 302). Le substantif *noirceur* est synonyme du terme « obscurité ». **En asti** est une injure québécoise dérivée du terme latin *hostia*¹, « hostie ». Les **sacres** [« jurons »] sont nés de la Révolution tranquille (1960), période de rejet par le peuple québécois de la mainmise de l'Église sur la province du Québec.

Les mots de la langue québécoise sont d'une étonnante richesse. Il en est ainsi de ces « sucreries » lexicales comme l'adjectif **fleurifleurant**

1. Cf. *Dictionnaire des injures québécoises*, d'Yvon Dulude et Jean-Claude Trait (Stanké, Montréal, 1996, p. 230).

qui signifie « en pleine floraison »¹ ou encore ce nom féminin **chantepleure** renvoyant à un objet aussi banal que le « robinet »*. Ce sont aussi des bruissements éclatants de couleur comme **avoir le diable couleur de rose**², locution voulant dire « être rasséréiné, réjoui ». Ils sonnent aussi comme les mots d'autrefois avec, par exemple, le terme **écureux**, dérivé du vieux français *escureux* (1632), lui-même issu du latin vulgaire *scuriolus*, « *il est aussi connu au Moyen Âge sous la forme escureul* »³, qui signifie « écureuil ». D'autres racontent, à travers la création de stéréotypes⁴, l'histoire même de la province du Québec. Ainsi, les Canadiens français se moquent des Canadiens anglais en utilisant la locution suivante : **Avoir ou être un visage à deux faces**, qui signifie « être un hypocrite » (DesRuisseaux, p. 380) et que l'on retrouve dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin sous la forme suivante : « *Chien galeux d'Anglais à deux faces...* ».

L'espace francophone québécois est ainsi pavé des mots d'une langue qui a apprivoisé une région où, bien souvent, il neige **à plein temps**, « abondamment, à gros flocons » (DesRuisseaux, p. 296), où il fait **un froid à couper un cheveu**, « un froid intense, sibérien », (ibid., p. 91) et où les locuteurs parlent en **canayen**, « parler québécois, français » (ibid., p. 73).

Marcienne Martin

1. Cf. Bergeron, p. 229.

* NDLR : Dans la campagne française, la champlure est le robinet que l'on place sur un fût pour le mettre en perce.

2. Cf. *Dictionnaire des expressions québécoises*, de Pierre DesRuisseaux (LaSalle, BQ (bibliothèque québécoise), 1990).

3. Cf. *Dictionnaire historique du français québécois*, de Claude Poirier (Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 250).

4. À propos de la différence entre stéréotypes français et québécois, le lecteur pourra consulter sur internet : « Stéréotypes en langue et en discours » (n° 5, 22 février 2011) : « Petite étude comparative des stéréotypes dans les expressions populaires en usage en France et au Québec », de Marcienne Martin.

Le français, notre maison

*Petits essais sur l'usage du français aujourd'hui**

À l'initiative de **Jean-Marie Vodoz**, président de la Fondation Défense du français, à Lausanne, une douzaine de critiques, de journalistes et d'écrivains suisses ou liés à la Suisse ont réfléchi à ce que représentent la langue en général et le français en particulier.

En prologue, **M. Abdou Diouf**, secrétaire général de l'Organisation internationale de la Francophonie, après avoir évoqué le jour où la langue française est entrée dans sa vie, rend un vibrant hommage au président Léopold Sédar Senghor, « *professeur et grammairien, linguiste et poète* ».

Pour le **professeur Jean Starobinsky**, « *vivre, converser, écrire, rêver, cela se passe en français* » et il se sent « *malheureux quand la langue française est mise à mal dans les circonstances trop fréquentes où une parole simple et juste paraît n'avoir plus la possibilité d'exister* ».

L'écrivain germanophone **Mattias Zschokke** fait une remarque intéressante à propos du dialogue interculturel. Naguère, on avait recours à des interprètes, mais aujourd'hui ils coûtent trop cher ! C'est alors en anglais que les entretiens ont lieu. Or, l'objectif premier n'est plus de formuler sa pensée de façon précise et profonde, mais de trouver les contenus qu'on sera capable de faire passer dans cette langue. « *Et c'est ainsi que les esprits supérieurs de l'Est et de l'Ouest échangent désormais à un niveau terriblement infantin... parce qu'ils adaptent leurs propos à leurs capacités linguistiques.* »



* Textes réunis par Jean-Marie Vodoz, éditions Zoé, 2010, 91 p., 13 €.

En se référant à Marcel Proust, **Étienne Barilier** est d'avis qu'« *on ne peut défendre la langue qu'en l'attaquant* », au sens où le violoniste attaque une partition. « *Chaque écrivain, dit Proust, est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son "son".* »

Pour la romancière **Anne-Lise Grobéty**, il faut veiller à ce que « *les mots choisis soient toujours explicites et lumineux dans le contexte, qu'ils éclairent plutôt qu'ils ne troublent notre conversation entre francophones* ».

Selon l'opinion du poète **Pierre-Alain Tâche**, le français vit et « *n'a cessé, au cours des siècles, de se nourrir des apports les plus divers, les plus inattendus* ». Mais aujourd'hui, la simplification, liée à la globalisation, nivelle le vocabulaire et s'accommode d'un coupable laxisme syntaxique. La langue, notre maison ? « *Peut-être si le rapprochement des deux substantifs a fonction d'évoquer la revendication d'une identification propre, d'une appartenance commune, et cet espace dépositaire de ce qui fit et fait encore le génie du français.* »

Pour sa part, la romancière **Sylviane Roche** pense que « *le français a trop d'ardents défenseurs pour être vraiment menacé* ». C'est « *sa diversité, son internationalisme, sa souplesse qui font sa force et assureront sa victoire* ».

L'éditeur et nouvelliste **Marc Lamunière** dit, lui, que « *la valeur et l'attrait de la langue française tiennent à la richesse de son vocabulaire et à la précision de ses mots. Jouer avec eux est le plus subtil et captivant des exercices* ». Et de plaider pour l'emploi judicieux des mots, qui postule l'hygiène de la pensée.

Quant au poète et essayiste italo-phonie **Fabio Pusterla**, il affirme que grâce au français, il a rencontré nombre de choses essentielles pour sa formation sans devoir passer par une traduction.

En conclusion, Jean-Marie Vodoz rappelle l'histoire de la Fondation Défense du français, qui compte aujourd'hui un millier de membres et il montre la nécessité de combattre l'anglomanie.

Étienne Bourgnon

Les brèves

de la Francophonie — de chez nous — et d'ailleurs

—
Des colloques ont été organisés à l'occasion du 50^e anniversaire de l'AUF* :
• À Montréal, le 22 septembre, « Le français, langue de l'innovation » (en vidéo sur l'internet), et les 23 et 24 septembre : « La Francophonie des savoirs, moteur du développement ».
• À Bruxelles, le 10 novembre : « L'innovation et les relations université-entreprise ».

—
À la suite de la signature, le 3 octobre, d'un accord entre l'OIF* et la Bosnie-Herzégovine, 150 diplomates et fonctionnaires bosniaques vont bénéficier d'un plan de formation au français pendant trois ans.

—
Le 5 octobre 2011, au siège de l'OIF à Paris, Abdou Diouf, secrétaire général de la Francophonie, et Jean Charest, Premier ministre du Québec, ont lancé le Forum mondial de la langue française qui aura lieu dans la ville de Québec, du 2 au 6 juillet 2012 avec pour thème « Place et avenir du français ». L'objectif de

ce forum est de « mettre en évidence à la fois le caractère universel de la langue française et son inscription dans des réalités et des pratiques modernes. Ses activités s'articuleront autour de quatre pôles : économie, travail et éducation ; références culturelles ; nouvel univers numérique et diversité linguistique. »

—
À partir du 1^{er} janvier 2012, les étrangers demandant la nationalité française devront posséder une meilleure maîtrise de la langue française. Une série de textes réglementaires ont été publiés en ce sens au Journal officiel le 12 octobre.

États-Unis :

• *Après la fermeture au printemps 2011 de l'école française de Portland, deux écoles (l'une privée, l'autre publique) ont été créées, afin de relancer l'enseignement du français dans la plus grande ville de l'Oregon.*

• *L'Office de tourisme de la Louisiane a lancé un site internet en français pour faire la promotion de cet État auprès des francophones.*

• *La première Semaine française à La Nouvelle-Orléans (17 au 20 novembre) a été organisée par le consulat général de France en partenariat avec de nombreuses institutions locales.*

—
Prix :

• *Le Prix des cinq continents de la Francophonie 2011 a été décerné à Jocelyne Saucier (Québec) pour *Il pleuvait des oiseaux* (Xyz éditeur, « Romanichels », 180 p., 22 €). Une mention spéciale a été attribuée à Patrice Nganang (Cameroun) pour *Mont Plaisant* (Philippe Rey, 506 p., 20 €).*

• *Le 6^e Prix Senghor de la création littéraire (décerné par l'association La Plume noire) a été attribué à Douna Loup, écrivain suisse romand, pour *L'Embrasure* (Mercure de France, 2010, 156 p., 14,20 €). Ce premier roman a également obtenu le Prix Biblioblog 2011.*

• *Le Prix de la langue française (décerné par la Ville de Brive) et le prix Renaudot ont été attribués à Emmanuel Carrère pour *Limonov* (P.O.L., 488 p., 20 €).*

— Eurostat, office de statistiques de l'Union européenne, nous apprend qu'en 2009, la deuxième langue (après l'anglais) la plus couramment étudiée, en Europe, dans le primaire et le premier cycle du secondaire était le français (16 %, suivie de l'allemand (9 %) et de l'espagnol (6 %).

— **Bibliofest fournit aux enfants défavorisés de quatre-vingt-dix pays (Afrique du Sud, Albanie, Bahreïn, Bénin...) des livres neufs et récents. L'association envoie, chaque année, 200 000 ouvrages à des bibliothèques scolaires ou publiques.**

— **L'Union de la presse francophone est une association qui défend les journalistes de langue française dans le monde entier et qu'il faut donc aider (UPF, 3, cité Bergère, 75009 Paris). Voici deux des informations données, le 23 novembre, sur son site (www.presse-francophone.org/):**

- « *Le plus jeune des "G"*, le Groupe méconnu qui unit depuis 2008 six pays du Golfe – Arabie saoudite, Bahreïn, Koweït, Oman, Qatar et Émirats arabes unis également membre associé de la Francophonie –, a désormais son magazine en français. G6mag se propose de refléter la vie

économique, stratégique et culturelle de ces six États. »

- *L'État du Sénégal a racheté la maison du président Léopold Sédar Senghor, à Dakar, pour en faire un musée.*

— Francophonia Liban – « Le français en partage » est une association qui entend soutenir la pratique du français au Liban et met en place pour ce faire :

- jumelages d'écoles ;
- envoi de bénévoles (étudiants pour animer des camps en français, professeurs pour des formations) ;
- accueil en France... (16, rue Édouard-Nortier, 92200 Neuilly.)

— Belgique : *Le concours 2012 de la Maison de la Francité, ouvert à toute personne âgée d'au moins 12 ans et résidant en Belgique, a pour thème : « Si j'étais magicien... »*

— Nos concours :

- Avec le soutien du ministère de l'Éducation nationale et en partenariat avec la Marine nationale, **DLF organise le 16^e Plumier d'or, concours destiné aux élèves de 4^e des collèges en France et dans les établissements français de l'étranger.**
- **Sous le haut patronage du sénateur André Ferrand,**

représentant les Français établis hors de France, DLF organise, pour la 12^e année consécutive, La Plume d'or, concours destiné aux élèves des Alliances françaises du monde entier. L'épreuve se déroulera le 21 mars, pendant la Semaine de la langue française.

Règlements et inscriptions : www.langue-francaise.org.

— Russie : *Le XXI^e Séminaire de l'AEFR* se tiendra, du 29 janvier au 4 février, à Ivantéevka (près de Moscou) et aura pour thème : « La France, la francophonie et la russophonie aujourd'hui : enseignement-apprentissage des langues vivantes en contexte plurilingue et interculturel. »*

—

- *Foire du livre de Bruxelles : 1^{er} au 5 mars.*
- **32^e Salon du livre de Paris : 16 - 19 mars. Invitées d'honneur : « Les lettres japonaises ».**
- **Semaine de la langue française : 17 - 25 mars.**

Françoise Merle

* AEFR
Association des enseignants de français en Russie

* AUF
Agence universitaire de la Francophonie

* OIF
Organisation internationale de la Francophonie

Les

langues

de

l'Europe

L'avenir se pense-t-il en anglais ?

« *L'avenir se pense en anglais.* » La première fois que j'ai entendu cette phrase, c'était lors d'une conférence à l'École supérieure de l'Éducation nationale à Poitiers. C'est un haut fonctionnaire français qui l'avait prononcée et personne dans la salle n'a dit un mot pour remettre en question cette déclaration que j'ai entendue depuis de façon répétée. Bien que je sois anglais, et que je prise au plus haut niveau ma langue maternelle, c'est une déclaration qui me laisse inquiet non seulement pour l'avenir de la France et du français, mais aussi, sans vouloir exagérer, pour l'avenir du monde.

Certes, l'anglais jouit en ce moment d'un statut privilégié sans précédent et il domine le monde comme aucune langue auparavant. D'après les linguistes, près d'un quart de la population mondiale est plus ou moins capable de communiquer en anglais. Il y a donc de très bonnes raisons pour lesquelles un Français pourrait bénéficier de l'apprentissage de l'anglais. L'apprentissage d'une langue étrangère est en soi un enrichissement culturel (tout aussi bien pour les anglophones que pour le reste du monde !), et je serais ravi de penser que des Français prendraient le même plaisir à découvrir la richesse de la littérature anglaise que moi j'ai pris à découvrir celle de la littérature française (je note pourtant avec une grande déception que certains observateurs constatent que beaucoup de Français aiment parler anglais aujourd'hui non pas parce qu'ils s'intéressent réellement aux cultures anglophones, mais plutôt parce qu'ils pensent – à tort – que parler anglais rend « cool » et « moderne » !).

Pourtant, l'importance hypercentrale actuelle de l'anglais ne justifie nullement la conclusion que « l'avenir se pense en anglais ». Ceux et celles qui expriment ce point de vue font en fait la même erreur que les partisans du « tout-anglais ».

Leur erreur fondamentale, c'est de ne pas tenir compte du fait qu'on ne pense pas exactement de la même manière dans toutes les langues. Dans un article du *New York Times* publié en 2010, Guy Deutscher, professeur honoraire de l'université de Manchester, explique qu'il y a cinquante ans « le célèbre linguiste Roman Jakobson a souligné un fait essentiel sur les différences entre les langues dans une maxime lapidaire : "Les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent transmettre et non pas dans ce qu'elles peuvent véhiculer." Cette maxime nous offre la clé de déverrouillage de la force réelle de la langue maternelle : si les différentes langues influent sur notre esprit de différentes manières, ce n'est pas à cause de ce que notre langue nous permet de penser, mais plutôt à cause de ce qu'elle nous oblige habituellement à penser sur tel ou tel sujet. »

Dans son livre *Through the Language Glass*, publié aussi en 2010 et sous-titré *Pourquoi le monde semble différent dans d'autres langues*, le professeur Deutscher laisse entrevoir les immenses territoires inexplorés des effets différenciés de chaque langue sur le cerveau de ses interlocuteurs, et il défend l'idée qu'il serait temps de penser à cultiver soigneusement ces multiples visions du monde. La thèse du professeur Deutscher est en profonde rupture avec les pratiques de ceux qui voudraient installer l'anglais comme seule langue véhiculaire, mais quels que soient les problèmes que la race humaine aura à affronter à l'avenir, n'est-il pas logique de vouloir bénéficier d'autant de perspectives différentes que possible plutôt que de les considérer uniquement à travers un seul prisme ?

Et Guy Deutscher est loin d'être le seul spécialiste à remettre en question le « tout-anglais ». Prenons l'exemple du professeur David Crystal, auteur du célèbre *English as a Global Language (L'anglais comme langue mondiale)* et qui a été décoré par Sa Gracieuse Majesté pour « services rendus à la langue anglaise ». Serait-il donc partisan du « tout-anglais » ? Tant s'en faut ! Dans un autre livre publié en 2010, *A Little Book of Language*, il explique que ce qui est d'une importance primordiale, c'est la diversité linguistique, et il ajoute que c'est aux politiciens qu'il faut faire comprendre cela, parce que ce sont les

politiciens qui déterminent les politiques linguistiques et qui disposent des ressources financières nécessaires pour les mettre en œuvre. Il continue en exprimant l'espoir que ses lecteurs s'intéresseront suffisamment aux langues pour vouloir en apprendre autant que possible. L'essentiel, dit-il, c'est de développer ce qu'il appelle une « *personnalité multilingue* ».

Mais à côté de l'erreur fondamentale de ne pas reconnaître comment une langue influe sur sa vision du monde, il y a le simple fait qu'il est d'une évidence frappante que l'avenir ne se pense pas uniquement en anglais. S'il est vrai qu'un quart de la population mondiale est plus ou moins capable de communiquer en anglais, il n'en est pas moins vrai que trois quarts de la population du monde ne le sont pas, et cela ne va pas les empêcher de penser !

On sait qu'il y a actuellement un plus grand nombre de Chinois qui apprennent l'anglais qu'il y a d'habitants en Grande-Bretagne. Pourtant, lors de sa visite en Europe en juin 2011, le Premier ministre chinois Wen Jiabao s'est exprimé partout en chinois. Le message était d'une clarté sans équivoque – l'avenir de la Chine se pense, et s'exprime, en chinois. Les intérêts économiques des États-Unis et de la Chine sont si étroitement liés que l'historien Niall Ferguson a inventé un pays imaginaire, la « Chinamérique », mais la Chine a déjà démontré clairement qu'elle va poursuivre son propre chemin politique indépendamment des États-Unis, et les Chinois sont convaincus que si la maîtrise de l'anglais a pu constituer un moteur de développement au xx^e siècle, la maîtrise du chinois sera aussi nécessaire au xxi^e siècle. Et la Chine dispose de formidables outils pour propager l'apprentissage de sa langue et de sa culture.

Alors, où en sont donc la France et le français dans tout cela ? S'il est vrai que la France, comme la Grande-Bretagne, n'est plus une superpuissance sur la scène internationale, il n'en reste pas moins vrai que la France a apporté une énorme et précieuse contribution au développement culturel du monde, et qu'elle est dotée du talent et du génie nécessaires pour continuer à y contribuer de manière significative. Et qu'on n'oublie pas le rôle que la langue française y a

joué et peut encore y jouer. Comment serait le monde d'aujourd'hui sans « le contrat social », « la mission civilisatrice » de la France, « le modèle social français », et « l'exception française » ? C'est autant à la langue française qu'au génie français que nous devons ces concepts, et il faut que l'avenir de la France continue à se penser, et à s'exprimer, en français pour que la culture française puisse continuer à exercer son influence particulière dans le monde. En 2007, l'académicien Max Gallo a publié son histoire de la nation française sous le titre de *L'Âme de la France*. Il ne faut pas oublier le proverbe breton qui dit que « le peuple qui perd sa langue perd son âme ». Si jamais la France perdait son âme, le monde entier en serait amoindri.

Donald Lillistone*

* Ancien proviseur de lycée à Middlesbrough, Angleterre.

Si vous souhaitez que nous adressions un numéro de DLF à l'un ou l'autre de vos amis,

il vous suffit de recopier ou de remplir le bulletin ci-dessous et de l'envoyer à DLF, 222, avenue de Versailles, 75016 Paris.

M. ou M^{me} (*en capitales*)

suggère à Défense de la langue française d'envoyer gratuitement un numéro à

M. ou M^{me} (*en capitales*)

Adresse:

.....

.....

M. ou M^{me} (*en capitales*)

Adresse:

.....

.....

Le

français

en

France

L'Académie

gardienne de la langue*

Sur les 681 entrées du dernier fascicule, 273 sont nouvelles. Nous en avons choisi quelques-unes susceptibles d'intéresser les lecteurs.

PROTOMÉ n. m. ^{XX^e siècle}. Emprunté du grec *protomé*, de même sens, dérivé de *protemnein*, « couper sur les bords ; couper d'avance », lui-même composé de *pro*, « en avant, devant », et *temnein*, « couper ».

ARCHÉOL. BX-ARTS. Représentation de la partie antérieure d'un animal. *Un protomé de taureau, de cerf. Les rhytons sont des vases grecs en forme de corne souvent terminée par un protomé.* Désigne parfois un buste. *Un protomé de gorgone.*

PROXÉMIQUE n. f. ^{XX^e siècle}. Emprunté de l'anglais *proxemics*, de même sens, lui-même tiré du latin *proximus*, superlatif de *propinquus*, « rapproché, voisin ».

ÉTHOL. SOCIOL. Discipline qui étudie la façon dont les êtres vivants, et en particulier les hommes, utilisent l'espace, en fonction des rapports sociaux, familiaux, hiérarchiques, etc. qu'ils entretiennent.

PRUINE n. f. ^{XIII^e siècle}. Emprunté du latin *pruina*, « frimas, gelée blanche ». Pellicule cireuse, fine et blanche, qui se forme à la surface de certains fruits,

légumes ou champignons (on dit aussi **FLEUR** ou **EFFLORESCENCE**). *Des prunes, des raisins couverts de pruine.*

PRUNUS (*s se fait entendre*) n. m. ^{XX^e siècle}. Emprunté du latin *prunus*, « prunier ».

BOT. HORTIC. Nom générique d'arbres et d'arbustes de la famille des Rosacées, sous lequel on regroupe les pruniers et de nombreuses autres espèces fruitières ou ornementales. *L'amandier, l'abricotier, le pêcher et le cerisier sont des prunus.*

Dans l'usage courant, désigne plus particulièrement certains arbustes ornementaux qui appartiennent à ce genre. *On voit souvent des prunus sur les estampes japonaises.*

QUADRICYCLE (*qua se prononce koua*) n. m. ^{XX^e siècle}. Composé de *quadri* et de *cycle*.

Véhicule à moteur tout terrain, non carrossé et doté de quatre roues à larges pneus, d'une selle et d'un guidon. (On dit aussi, par abréviation et familièrement, **QUAD**.)

* Extraits du fascicule PROMÉTHÉEN à QUADRIVIUM (25 mai 2011) de la neuvième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. Les fascicules sont publiés par le *Journal officiel*, au fur et à mesure de l'avancement des travaux de l'Académie et sur l'internet : www.journal-officiel.gouv.fr/dae.html

Mots en péril

NICET, ETTE adj. Archaïsme littéraire : qui est un peu *nice*, simplet.

« *La nicette [Léda] en son giron*

*Reçoit les flammes secrettes,*¹

Faisant, tout à l'environ

Du cygne, un lit de fleurettes. » (Ronsard.)

OBSCURANT, ANTE n. et adj. Ancien dérivé d'*obscur* : rendu obscur. Celui qui est opposé au progrès.

« *Les obscurants veulent abrutir les peuples.* » (Fourier.)

OCIEUX, EUSE adj. Du latin *otium*, « oisiveté ». Terme vieilli.

« *Oisif se disait de la personne, ocieux de la situation. Pourquoi l'avoir abandonné ?* » (Marmontel.)

OCULÉ,ÉE adj. Du latin *oculus*, « œil » : qui a de bons yeux.

« *Consolez-vous, bonne cousine, de n'avoir pas vu les glandes des crucifères ; de grands botanistes très bien oculés ne les ont pas mieux vues.* » (Rousseau.)

OUBLIANCE n. f. Disposition à oublier.

« *Effaçons, je vous prie, de notre histoire tout ce qui s'est passé depuis quatre mois ; croyons que ce temps-là arriva au siècle des choses fabuleuses, et pour notre commun contentement, apprenons ensemble l'art d'oubliance.* » (Guez de Balzac.)

PACANT n. m. Terme vieilli, de mépris. Rustre.

« *Fi, cet homme est un pacant qui déchire les tympan délicats et salit les bouches des roses.* » (Père Duchesne.)

PALTOQUET n. m. De l'ancien français *paletoc*, « casaque de paysan ».

Homme grossier, sans mérite, prétentieux.

« *C'est bien à toi, paltoquet, me disait-elle, à t'arrêter à ce chimérique honneur.* »

(Marivaux.)

Jean Tribouillard

1. Se lit, sous la plume de Montaigne, l'orthographe suivante : « *Toutes les secrettes (sic) pensées ne se peuvent communiquer aux enfants.* »

Acceptions et mots nouveaux*

COURRIER HYBRIDE (pour : *hybrid mail*) : Technique par laquelle un message est envoyé sous forme électronique avant d'être imprimé, puis remis à son destinataire par l'opérateur postal sous forme de courrier papier ; par extension, courrier traité et transmis selon cette technique.

Note : L'impression peut être effectuée soit

par l'opérateur postal, soit par un prestataire de services.

FRAIS TERMINAUX (pour *terminal dues, Endvergütungen [all.]*) : Rémunération que l'opérateur postal du pays expéditeur verse à celui du pays de destination pour qu'il assure les opérations de distribution des objets postaux.

* * *

CONCEPTEUR DE JEU (pour : *game designer*) : Personne qui conçoit un jeu vidéo et en dirige la réalisation.

COSTUMADE (pour : *cosplay*) : Rassemblement costumé d'amateurs ayant endossé l'apparence de leurs personnages favoris, empruntés à la bande dessinée, au manga, au cinéma et aux jeux vidéo.

FRÉQUENCE D'IMAGES (pour : *frame rate*) : Cadence à laquelle des images sont successivement captées, transmises ou affichées sur un écran.

LIVRE-ÉCLAIR (pour : *quick book*) : Ouvrage lié à un sujet d'actualité, qui est écrit et publié dans de très courts délais.

PLATINISTE (pour : *deejay [DJ], disc jockey [DJ]*) : Artiste qui combine différentes sources sonores, particulièrement des disques en vinyle ou compacts, en vue de produire une création originale.

Note : Le terme *platiniste* est également utilisé comme adjectif.

REPÉREUR, EUSE (pour : *location scout*) : Personne chargée de trouver des lieux pour le tournage d'un film.

ROUSSEURS (pour : *foxing*) : Taches brun orangé altérant certains supports tels que le papier, le carton ou le cuir.

Note : Les rousseurs sont dues à la présence, dans les supports, de particules métalliques oxydées ou de microorganismes

* Extraits de « Vocabulaire des activités postales » et de « Vocabulaire de la culture et de la communication », publiés au *Journal officiel* respectivement le 28 octobre et le 16 octobre 2011. Signalons aussi « Vocabulaire des matériaux, technologie des plastiques » (16 octobre) et « Vocabulaire de la biologie » (18 septembre). Tous les termes publiés au *Journal officiel* par la Commission générale de terminologie figurent sur le site *FranceTerme* : <http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/>.

De dictionnaire en dictionnaire

Les éternuements du *Dictionnaire infernal*

En 1818, paraissait le *Dictionnaire infernal*, riche en « recherches et anecdotes », selon la formule même de l'auteur, Collin de Plancy (1794-1881). L'ouvrage, insolite, bénéficia d'une aura certaine puisque six éditions parurent du vivant de l'auteur, libre-penseur et voltairien. « *La seule bibliothèque du Panthéon possède plus de quinze mille volumes sur la magie* », déclare-t-il dès les premières lignes de la préface. Et d'ajouter pour notre bonheur, puisqu'elle sert de caution au dictionnaire : « *Une pareille mine n'est peut-être pas à négliger, puisqu'elle présente le tableau des plus tristes écarts de l'imagination, et les plus grossières erreurs du genre humain.* »

Au moment où j'en faisais l'acquisition, j'éternuai et, réflexe pathologique, je consultai alors l'article **éternuement**. Non pas l'article de la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* dont l'exemple eût été adapté, « *Il est sujet à des éternuements* », mais l'article dudit *Dictionnaire infernal*. Difficile alors de ne pas sourire devant trois attitudes à retenir.

Tout d'abord, le rappel d'un trait connu : « *On vous salue, quand vous éternuez, pour vous marquer, dit Aristote, qu'on honore votre cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit.* » Ensuite, au moment d'éternuer, ménager votre

voisin, qu'il soit bien à votre droite et dans le même sens que vous, car « *l'éternuement, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains, comme un heureux présage* ». Enfin, même si le sultanat de Sennar se rendit aux troupes égyptiennes en 1821, observez votre



entourage dans son comportement, pour vérifier que la superstition n'a plus de disciples, encore que ce serait plaisant : « *Lorsque le roi de Sennar éternue, ses courtisans lui tournent le dos, en se donnant de la main une claque sur la fesse droite.* »

Jean Pruvost

Ce que parler veut dire

On sait que **ce que parler veut dire** est une locution courante, qui signifie : « La chose se comprend, bien que les paroles ne l'expriment pas clairement. » C'est du moins ainsi que l'entend Le Robert.

On ne pouvait guère le dire à l'époque de Rivarol, pour qui, on le sait « *tout ce qui n'est pas clair n'est pas français* ». R.-J. Berg, dans *Péril en la demeure*, qui vient de paraître, nous précise que, inversement, ce qui

est français est clair. Et c'était vrai au siècle des Lumières, quand prédominait l'exigence de clarté. Au siècle suivant, la clarté s'éclipse en faveur d'autres impératifs ayant trait pour la plupart au sentiment.

En 1857, Taine dénonce le « *galimatias simple. Le lecteur n'entend pas l'auteur, mais l'auteur s'entend* ». Il traduit en clair quelques passages

de Maine de Biran, où il ne découvre que des banalités, et l'éreinte en concluant : « *S'il n'eût point été obscur, on ne l'eût point cru profond.* »

On peut se demander si le *Dictionnaire des expressions et locutions* (« Les usuels » du Robert) n'est pas tombé dans ce travers. Il commence par

une remarque inhabituelle et quelque peu ésotérique : « *Parler : ce verbe "métalinguistique"¹ donne lieu à de nombreux emplois phraséologiques où l'ambiguïté du son et du sens est mise en valeur.* »

1. *Le Petit Robert* nous apprend que ce terme, d'ailleurs assez récent et partiellement défini par le *Trésor de la langue française* mais encore inconnu de l'Académie, s'applique aux dictionnaires et grammaires.

En tout cas, pour lui, **savoir ce que parler veut dire**, c'est « *la valeur exacte de ce qui est dit* ». Une première citation, tirée de *Le Rouge et le Noir*, semble indiquer qu'il s'agirait plutôt de mettre ses actes en rapport avec ses paroles, tandis qu'une autre citation va beaucoup plus dans le sens courant. **Savoir ce que parler veut dire**, pour Michel Leiris, en effet, c'est : « *n'user du langage [...] qu'avec la rigueur et la loyauté des plus grandes, afin qu'il y ait quelques chances pour que soit communiqué authentiquement ce que l'on se dit à soi-même.* »¹ Autrement dit, c'est ne pas parler pour ne rien dire.

N'est-ce pas ainsi que l'a bien compris l'hebdomadaire *Paris-Match*, avec sa devise « *le poids des mots, le choc des photos* » ?

Mais sait-on vraiment ce que parler veut dire ? Qui parle et qui ne parle pas ?

Le *Larousse pratique* est catégorique. À **parler**, comme à **perroquet** et à **jaser**, il dit que le perroquet jase, il ne parle pas, il est seulement capable d'imiter la parole et le chant humain. C'est ce qu'affirme aussi *Le Petit Robert*, qui oublie pourtant qu'il jase et que cette action s'appelle « jagement ». C'est également la position de l'Académie, si ce n'est que le cri n'est pour elle que « *Par ext. Son ou suite de sons émis par un animal* ».

Le Grand Robert, dans sa version papier comme en ligne, écrit aussi que le perroquet « *parle, jase* », mais à « *cri* », seuls le geai et la pie jasant, et le perroquet sait parler... De même, pour Hachette, il ne jase pas, il parle.

Alors, le perroquet parle-t-il ? La réponse est pourtant facile : il suffit de se poser la question : le perroquet, lui, sait-il ce que parler veut dire ?

Jacques Groleau

1. M. Leiris fut Satrape du Collège de Pataphysique, au même titre que R. Queneau et Umberto Eco, et la citation est extraite de *Fibrilles*, tome II de *La Règle du jeu*, désormais dans La Pléiade, et qui comporte aussi : I *Biffures* – III *Fourbis* et IV *Frêle bruit*.

Virage insolite

Mots fort appréciés, **végétation**, **végéter**, **végétatif** nous procurent une curieuse occasion de surprise.

Dans le Littré, on lit : « *Végétatif* : **1.** Qui fait végéter. [...] **2.** Qui est dans l'état de végétation. [...] **3.** Terme de physiologie. Se dit des propriétés de nutrition, [...] parce qu'elles sont communes aux végétaux et aux animaux. » Il s'agit en fait, dans le vieux dictionnaire maintenant assez délaissé, d'un carrefour linguistique, avec seize termes dont plusieurs sont désuets. Remontons le temps.

À l'origine, dans le latin classique, depuis une langue italique, se présente *vegeo*, *vegere*, « exciter, animer ; être vif », verbe archaïque en liaison avec *vigeo*, *vigere*, « être en vigueur, avoir de la force ; être en honneur, en vogue, fleurir ». C'est également la source de *vigor* et de **vigoureux** – in Gaffiot, *Dictionnaire latin-français* ; Ernout et Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*.

D'après Alain Rey (*Dictionnaire historique de la langue française*), le glissement de sens aurait eu lieu au XVI^e siècle, sous l'influence d'auteurs tels qu'Ambroise Paré, peu instruits des différents parlers latins – langue classique, langue impériale, langue de basse époque, langue médiévale, en attendant le latin que reconstitueront des auteurs « savants » de la Renaissance et du XVII^e siècle. De la sorte, au XVIII^e siècle, le sens de ces divers mots aura complètement dévié vers une utilisation dans le vocabulaire français des plantes alors assez pauvre. Ainsi **végétatif**, en 1265 chez Brunetto Latini, avait le sens très clair de « qui croît » et **végéter** (1375) signifiait « être vigoureux ». Mais voici que ces mots seront brusquement affublés d'un sens totalement contraire, celui d'« inerte, sans émotion » chez Rousseau, en rapport avec le verbe *végéter* défini par le *Dictionnaire de l'Académie française* comme « mener une vie inerte » (1718).

Mot voisin, **végétable**, c'est-à-dire qui est susceptible de végéter, s'était

d'abord dit d'un végétal : « *L'extraction de la quintessence des végétales* » (A. Paré, XXV, 24) et, un peu plus tard, on lira dans les éditions successives du *Dictionnaire de l'Académie française* : « *Cet arbre est sec, il n'y a plus rien de végétale, ni dans le tronc, ni dans la racine.* » C'est de cet adjectif que la langue anglaise a tiré *vegetable* pour « légume ». Mots qui retrouveront une aura considérable de nos jours : honneur à ces braves légumes, poireaux, carottes, concombres et tomates, qui nous procurent la santé, surtout s'ils sont garantis « bio » !

Emprunté au latin de basse époque *vegetare*, « croître », depuis *vegetus*, « vigoureux », et des dérivés *vegetalis* et *vegetativus*, *vegetatio* ne possède strictement que le sens d'« excitation », de « mouvement ». Le changement total de signification de **végéter** se serait opéré au XVIII^e siècle. Or ce verbe usuel possède une importante place dans le langage scientifique avec deux emplois bien différents.

En biologie, **végétatif** qualifie l'ensemble des modes de multiplication des organismes vivants, en antinomie de reproduction sexuée. Dans le cas des plantes supérieures, la **multiplication végétative** se réalise en dehors de toute intervention sexuée, soit spontanément (**marcotte** en particulier), soit de façon artificielle par les pratiques de la **greffe** et plus encore du **bouturage**, qui permet d'obtenir des **clones**. Chez les champignons, existent trois modes de propagation de l'espèce : multiplication végétative par fractionnement du thalle ou par production de spores d'une part, par reproduction sexuée d'autre part. **En anatomie et physiologie animales**, **végétatif** s'est appliqué classiquement au système nerveux indépendant des actes volontaires constitué, d'une part, des fibres sympathiques, d'autre part, du système vagal – encore un mot qui doit donner du vague à l'âme à de modernes réformateurs ! **Neurovégétatif** est né vers 1925. Toutefois, on préfère maintenant dire **autonome**.

Malheureusement, des auteurs peu préparés et voulant innover ont totalement changé les sens, tel Rousseau (1778) qui qualifiait de « végétative » une personne restant inactive... Nous y voici donc : un auteur du XVIII^e siècle, dont la compétence en matière linguistique n'est pas reconnue, aurait fait des adeptes de nos jours !

Cela n'empêche nullement les spécialistes des plantes, horticulteurs et jardiniers, de parler de **végétation**, de **pleine végétation** pour une plante en essor printanier, stade où il n'est plus question de transplantation – il faudra attendre la saison automnale, où précisément la végétation s'arrêtera.

D'autre part, **végétatif**, **en langage médical**, qualifie habituellement un malade dont les fonctions intellectuelles se sont affaiblies de façon durable, ce que traduit le parler populaire de façon insultante par « légume »... De sorte que des auteurs proposent une autre expression, inspirée d'auteurs américains : *unresponsive wakefulness syndrome*, « éveil non répondant » – ce qui rappellerait un peu la nouvelle définition de *ballon* en langage cuistre (référentiel bondissant...).

Confronté de façon régulière à des situations de ce type, à la Commission de terminologie et de néologie du ministère de la Santé, je rappelle que toute tentative d'incorporation d'un vocable étranger – en l'occurrence, c'est bien de cela qu'il s'agit, avec l'emploi inconvenant ici de « syndrome » dont abusent les auteurs américains ! – doit :

1° essayer de rendre le sens du mot considéré par une périphrase souvent longue ;

2° tenter de créer un mot français convenant au génie de la langue et rendant de façon précise le sens du mot étranger. Exercice périlleux, rarement réussi ! La traduction proposée ailleurs a le mérite d'expliquer ce que l'on souhaite préciser, mais remplacer un mot court par plusieurs termes associés est fâcheux et conduit irrésistiblement à des abréviations et sigles, de sorte que les textes deviennent abscons pour les non-initiés.

Il serait intéressant de noter d'autres virages linguistiques à 180° de ce type. Il doit bien y en avoir et les grammairiens ont certainement adopté un terme général pour les caractériser.

Pierre Delaveau

Mots d'ivrognes...

L'alcool intervient dans maintes œuvres littéraires, théâtrales, cinématographiques : *L'Assommoir*, *Les Vignes du Seigneur*, *Fric-frac*, *Les Vieux de la vieille*, *Un Singe en hiver*, *Rio Bravo*, *Les Tontons flingueurs*, *La Soupe aux choux*... Il a inspiré des chansons : *Quand je bois du vin clair*, *Et Glou et glou et glou*, *Chevaliers de la Table ronde*, *Le Vin* (Brassens), *Amsterdam*, *Jeff* (Brel), *Je bois* (Vian); des poèmes : *Alcools* (Apollinaire). Il a fait des célébrités : Fallet, Blondin. Et des figures éternelles : Bacchus, Gargantua. Il est convenu que l'alcool est volontiers « festif et convivial »...

Dans la vie, l'**alcoolisme**, l'**alcoolomanie**, sont de sales maladies qui empoisonnent le buveur, sa famille, le sang de ses enfants



génétiqnement « marqués », menacés de devenir eux-mêmes des **pochtrons**, des excités, des délinquants, des malades et morts précoces... Les artistes Van Gogh, Soutine, Utrillo, Baudelaire, Poe, Beethoven, Moussorgski... pensaient

trouver dans le vin une consolation, un euphorisant créateur, un moteur puissant de leur génie. C'était bien sûr fallacieux. L'alcool n'augmente pas les facultés. Il les diminue, les annihile. Le jugement amoindri, dans un cerveau embrumé par l'alcool, incline à faire croire que l'on est Dieu, que l'on tutoie les anges... Sottise ! Les auteurs que nous avons cités avaient du génie à jeun ! Mais, c'est indéniable, le vocabulaire s'est enrichi de mots souvent savoureux nés de l'alcool et de l'alcoolisme. En voici quelques-uns :

Bistrot, troquet, rade, Vinasse, picrate, jaja, gros-qui-tache, rouquin, pochogorne, pastaga, arquebuse, tord-boyaux, mélécasse, schnick, casse-poitrine (voir Zola). Et encore : **soûlot, soûlard, pochard, Défonce, cuite, teintée, mufflée, coup dans l'aile ; être pinté, avoir du vent dans les voiles,**

être schlasse (voir *Fric-frac*, film de Jean Boyer), être déchiré, bourré, pété, être paf. Et puis : canon, godet, gorgeon, boutanche. Picter, biberonner, avoir son pompon, être pompette...

À la bonne vôtre. Cela dit, avant de conduire, préférez l'eau ferrugineuse !

Serge Lebel

Élection

C'est le fait de choisir par voie de suffrages. Le mot est dérivé du supin du verbe latin *eligere* qui signifie « choisir en cueillant ».

La racine est le verbe grec *legô*, « cueillir, choisir, rassembler, dire, trier », d'où sont dérivés tous les mots terminés par *-logue* ou *-logie*, tels que dialogue ou astrologie ainsi que légion, élégant, collection, intelligence, diligent, lecture, sacrilège (qui choisit des objets ou sujets sacrés pour les voler ou les vilipender) mais aussi élite et horloge (qui dit l'heure).

Un bouquet de fleurs est sous la forme grecque une anthologie, sous la forme latine un florilège, de nos jours galvaudés sous la forme « best of ». Tout comme on peut élire, choisir le président de la République, un paysan élisait (trait) ses graines pour séparer l'orge de l'ivraie. Élire, c'est en principe choisir le meilleur et le meilleur, c'est l'élite. Un tireur d'élite est le meilleur des tireurs.

Au sommet de l'État et des corps constitués l'élite, élue, a pour fonction de resserrer le lien social afin qu'il n'y ait pas d'exclus. Tel est en principe l'usage de l'urne comme vase d'élection.

Du sens banal d'élire domicile au sens religieux du peuple élu, l'élection est l'accomplissement d'une prédestination.

Bernie de Tours

L'orthographe, c'est facile !

Si l'on enseignait un peu plus l'orthographe d'usage et d'accord par le bon sens, par la logique, et en s'appuyant sur l'étymologie et la culture générale, on n'aurait pas à déplorer le faible niveau de tant de scolaires, de tant d'étudiants... Et pourtant, au total, cela ne demanderait pas beaucoup plus de temps.

Prenons, cette fois, huit mots :

1) **philharmonie** (n. f.) : la faute consistant à omettre le second *h* est fréquente, quoique bien illogique ! Il est normal, en effet, de retrouver le *h* du grec *phil(o)*, « ami », « qui aime », et celui d'*harmonia*, « assemblage [agréable, en l'occurrence] ».

2) **légion** : le nom *légion*, quand il est employé par contraction syntaxique au sens de « nombreux, très nombreux » (**nos ennuis sont légion ; les chômeurs sont, hélas, légion**) est figé au singulier.

N. B. : le terme est parfois, allégoriquement, nom propre (« **Je suis l'Esprit Humain. Mon nom est Légion** » [Victor Hugo, *Dieu*] ; « **Jésus lui demanda : "Quel est ton nom ? – Légion", répondit-il. Car plusieurs démons étaient entrés en lui** » [Luc, VIII, 30]).

3) **laissez-passer** (n. m. inv.) : si, dans **laisser-aller** (n. m. inv.), on trouve l'association de deux verbes à l'infinitif, il n'en est pas de même avec *laissez-passer*, mot composé forgé sur l'ordre « **Laissez passer !** ».

4) **se rendre compte** (expression verbale) : dans la conjugaison des temps composés, le participe passé est TOUJOURS invariable (elles se sont rendu compte de leur erreur [et non « *rendues* »]). Pour s'en convaincre,

il suffit de rebâtir la phrase en employant *avoir* comme auxiliaire : « elles ont rendu compte À ELLES DE LEUR ERREUR » = il n'y a pas de complément d'objet direct qui, placé devant le participe, entraînerait l'accord de celui-ci.

5) **perce-neige** (n. f. ou m.) : ce mot est hermaphrodite, des dictionnaires le tiennent pour masculin, d'autres le donnent du féminin, d'autres encore lui accordent les deux genres ! C'est bien évidemment un mot invariable : **des perce-neige**, puisque la neige est une matière indénombrable. Enseigner à des scolaires la graphie illogique *des perce-neiges* ne relèverait pas d'une pédagogie du meilleur niveau.

6) **psychanalyste** (n.) : dérivé de *psychanalyse*, de *psycho*, du grec *psukhê*, « l'âme sensitive » + *analyse*. Attention, alors, au mélange aboutissant au barbarisme « *psychannaliste* », sous l'influence d'*Annales* et d'*annaliste* !

7) **taxi** (n. m.) : reste invariable dans la locution **chauffeurs de taxi**. Chaque conducteur n'est au volant que d'un véhicule. Idem pour : **des chefs d'État** (en principe, chacun de ces dirigeants politiques est à la tête d'un seul pays).

N. B. : Attention à la distinction importante suivante ! Si l'on écrit : **les chefs d'État européens ont leur mot à dire**, avec *État* au singulier, cela signifie que TOUS les chefs d'État au pouvoir en Europe sont concernés et doivent donner leur avis ; au contraire, dans **les chefs d'États européens viennent de se rencontrer**, la mise au pluriel d'*États* souligne que ces chefs d'État étaient peut-être dix, douze, ou davantage, mais qu'ils n'étaient pas au complet.

8) **réveille-matin** (n. m. inv.) : par attraction de *réveil* (**un réveil, des réveils**), une bévue récurrente consiste à écrire « *un réveil-matin* ». Mais la seule graphie licite est **réveille-matin**, formée sur la forme conjuguée *réveille*, invariable, et sur *matin*, figé au singulier de par le sens : c'est un appareil qui « réveille au matin, le matin ».

Jean-Pierre Colignon

Quand André Breton écrivait à Julien Gracq

Nous remercions vivement M^{me} Aube Elleouët-Breton de nous avoir autorisés à publier cette lettre de son père, modèle d'analyse littéraire et d'élégance de style, écrite le dimanche 13 mai 1939.

Monsieur,

Je vous dois deux immenses plaisirs : j'ai lu d'un seul trait, sans pouvoir une seconde m'en détacher *Au château d'Argol* et votre livre m'a laissé sous l'impression d'une communication d'un ordre absolument essentiel. Il a pour moi tous les caractères d'un événement indéfiniment attendu et depuis mon premier contact avec lui je n'ai cessé de lui découvrir des prolongements bouleversants dans la sphère de mon émotion, de réagir à travers lui comme à travers une façon de sentir, de penser bien plus riche que celle dont je disposais. Il m'a placé pour la première fois au cœur de mes propres préoccupations, de mes propres désirs : c'est comme si vous faisiez tout à coup resplendir ce que j'aspirais à éclairer d'une faible lueur, et encore à des moments si rares. Vous disposez, me semble-t-il, de grands secrets qui ne sont pas seulement ceux de la poésie et c'est ce qui me fait balancer entre l'envie de vous connaître, l'espoir d'accéder par vous à un tout autre palier que celui qui est actuellement le mien et la tentation de respecter cet anonymat duquel, m'a-t-on dit, vous refusiez à peu près de vous

départir. Qu'il en soit tout à fait selon votre volonté. Vous m'avez comblé déjà en m'adressant en de tels termes un exemplaire d'*Argol* et la critique, en prononçant quelquefois mon nom à l'occasion de votre ouvrage, selon moi m'a été favorable comme jamais.

Si j'osais, je vous prierais pourtant de m'indiquer où je puis voir la gravure de Dürer dont vous parlez d'une manière si troublante. Rien ne me serait plus nécessaire que de la découvrir en ce moment.

J'ai passé la journée d'hier à vous relire et à échanger mes nouvelles impressions avec un ami, que vous avez conquis tout autant que moi : c'est un jeune peintre du plus grand avenir dont je suis porté à vous donner le nom : Matta Echaurren. Puisse l'interrogation vibrante que nous nous renvoyions à ce moment, tandis que la nuit pluvieuse descendait sur le parc, puisse cette quête passionnée de votre pensée vous être sensible même dans cet isolement que je devine et vous être à jamais propice, c'est le vœu qui m'est aujourd'hui le plus cher.

André Breton

NDLR : Publié pour la première fois en 1938, *Au château d'Argol* en est à sa 22^e édition, aux éditions José Corti (184 p., 15,50 €).

Cadeau de bienvenue !

À tout nouvel adhérent sera offert un abonnement d'un an, pour la personne de son choix.

Être et avoir convenu

« Être ou avoir convenu de ? » : à cette question il existe plusieurs réponses selon les ouvrages consultés.

La règle classique impose **avoir** quand le verbe signifie « être approprié, plaire » : **Cet appartement lui a convenu**. Ce premier sens du verbe convenir ne pose aucun problème.

Au sens d'« admettre, tomber d'accord », la règle traditionnelle réclame l'auxiliaire **être**. Les dictionnaires de langue donnent néanmoins deux possibilités « avoir convenu de » et « être convenu de », cette dernière forme relevant de la langue littéraire pour *Le Petit Robert* comme pour *Le Petit Larousse*. Il en est

de même pour Maurice Grevisse¹, Daniel Péchoin², Joseph Hanse³, pour qui dans le sens de « tomber d'accord » ou d'« avouer » le verbe *convenir* se conjugue avec l'auxiliaire *avoir* dans le registre courant : **Ils ont convenu d'un jour pour se rencontrer** et avec l'auxiliaire *être* dans l'expression soignée.

L'Académie française, quant à elle, rappelle, dans la neuvième édition de son *Dictionnaire*, la règle traditionnelle et met en garde contre l'emploi fautif de l'auxiliaire *avoir* : « **On ne doit pas dire et moins encore écrire : nous avons convenu de, mais nous sommes convenus de** ».

* CSActualités. *Journal interne* du Conseil supérieur de l'audiovisuel (n° 31).

1. *Le Bon Usage*, de Maurice Grevisse (Duculot, 1986, 12^e éd. entièrement refondue par André Goosse).

2. *Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui*, de Daniel Péchoin (Larousse, 1998).

3. *Nouveau Dictionnaire des difficultés du français moderne*, de Joseph Hanse (Duculot, 1987).

Furent - Fussent

L'identité phonique de la première syllabe et un certain flottement dans la connaissance de la conjugaison font employer à tort « furent » à la place de « fussent », alors que la première forme relève de l'indicatif, la seconde du subjonctif.

Quoique depuis quelques dizaines d'années le passé simple de l'indicatif tende à sortir de l'usage dans la langue parlée, il est très choquant de l'entendre employé, hors de propos, à la place du subjonctif imparfait.

Passé simple : je fus, tu fus, il / elle / on fut, nous fûmes, vous fûtes, ils / elles furent ; subjonctif imparfait : (Il fallait que) je fusse, tu fusses, il / elle / on fût, nous fussions, vous fussiez, ils / elles fussent :

– Les voyageurs furent mécontents du retard pris dans l'excursion. Mais lorsqu'ils furent au pied des chutes de Montmorency, près de Québec, l'émerveillement effaça leur mauvaise humeur.

Dans ces phrases, le passé simple énonce des faits, dans des propositions qui sont une indépendante, une subordonnée temporelle (introduite par *lorsque*), une principale.

– Bien qu'ils fussent fatigués, certains montèrent au belvédère. L'accompagnatrice souhaitait qu'ils fussent à même de comparer ces chutes avec celles, plus célèbres, du Niagara.

Bien que, indiquant une opposition, est suivi du subjonctif ; le verbe *souhaiter*, exprimant non un fait mais une volonté, est également suivi du subjonctif.

Si cette anecdote était rédigée au présent, l'on obtiendrait : Les voyageurs sont mécontents... Mais lorsqu'ils sont au pied... l'émerveillement efface... puis Bien qu'ils soient... montent... souhaite qu'ils soient...

De même, il ne faut pas confondre fut (passé simple de l'indicatif) et fût (subjonctif imparfait). La même distinction s'applique aux quatre autres personnes de ces deux temps.

Délégation du Cher*

* Ce texte est l'une des chroniques rédigées, pour plusieurs journaux régionaux, par Chantal et Michel Hamel, Françoise Thomas, Josette Zevaco-Fromageot et Alain Roblet.

Aux journalistes

Un prochain plus ou moins proche

Il est récurrent, en presse, d'employer le mot *prochain* à propos d'évènements divers : élections, réunions au sommet de dirigeants politiques, Coupes du monde de tel ou tel sport... On note alors un certain flottement sur l'orthographe du terme, souvent laissé à tort invariable, ou bien accordé abusivement...

Soit la phrase : « **Les élections législatives en Palombie** (clin d'œil à André Franquin et à ses bandes dessinées) **auront lieu les 17 et 24 mai prochains, mais ce n'est que le 14 juin prochain que le Conseil constitutionnel proclamera les résultats.** » Bien évidemment, la répétition de *prochains/prochain* est une faute à éviter... mais c'est pour les besoins de la démonstration !

D'où vient que l'adjectif soit au pluriel après *mai*, et au singulier après *juin* ?

La réponse est simple : le texte cité a été rédigé et publié au tout début de mai ; à ce moment-là, le mois de mai n'est pas « prochain », puisqu'il est déjà en cours, mais les 17 et 24 dudit mois, eux, sont bien des jours prochains. En revanche, en début de mai, le mois de juin est réellement le prochain mois.

N. B. : Nous aurions pu écrire dans notre exemple, à la place de *ce n'est que*, un *ce ne sera* qui aurait sans doute la préférence des rigoristes, mais l'expression *c'est, ce n'est*, s'est figée dans la langue courante, dans la langue contemporaine, et il n'est nullement fautif de l'utiliser dans une phrase où les verbes sont à d'autres temps.

Jean-Pierre Colignon

Le saviez-vous ?

Quelques expressions... à propos du cœur

Le mot *cœur* s'emploie dans toutes sortes d'expressions. En voici quelques-unes.

- À cœur ouvert **Franchement, sans déguisement.**
« *Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir, Il hait à cœur ouvert ou cesse de haïr.* » (Racine.)
- Jeter du cœur
(mettre le cœur)
sur le carreau **Vomir, locution vieillie.**
« *Non, je ne suis pas plus difficile qu'un autre, j'ai touché du linge bien dégoûtant dans ma vie, mais, vrai, celui-là, je ne peux pas. Ça me ferait jeter du cœur sur le carreau...* » (Zola.)
- Par cœur **« De mémoire ». Se dit de ce qui est rapporté exactement, fidèlement.**
« *La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation de toutes les formules de respect qu'il savait par cœur.* »
(Stendhal.)
- Dîner (manger,
souper) par cœur **Par l'imagination, ne pas dîner.**
« *Dieu sait combien de fois elle m'a fait souper par cœur, les jours qu'elle estoit de festin chez ses compagnes.* »
(Charles Sorel.)
- Avoir, prendre
quelque chose à cœur **S'y appliquer avec ardeur. On dit aussi mettre du cœur à quelque chose.**
« *Oui, mes petits, ça avait changé, il y avait de l'Amédée là-dessous. Quand je prends une chose à cœur, moi, faut que ça pète ou que ça craque.* » (Giono.)
- Avoir le (du) cœur
à l'ouvrage **Être ardent, enthousiaste pour un travail. S'emploie aussi avec des verbes comme donner (ça lui donnera, redonnera du cœur à l'ouvrage).**
« *Mon voyage à Paris m'a dévissé, et le travail ne va pas, je n'ai pas le cœur à l'ouvrage. L'état mental de Paris, bien plus que ses ruines, m'a rempli d'une mélancolie noire.* »
(Flaubert.)

Jean Tribouillard

L'orthotypographie : une nécessité pleine de finesse

« Zéro » est arrivé...

« Zéro », ce n'est pas grand-chose, c'est même rien, un nombre nul... Il est au plus bas, d'ailleurs, quand il « se pointe » (*un zéro pointé*) !

Si les noms de chiffres sont invariables : « **une paire de valets et une paire de huit** », *zéro*, lui, s'accorde : **collectionner les zéros**. Il désigne aussi une personne peu brillante : **ses deux conseillers sont vraiment des zéros, des nullités, des... zéros absolus** ! Ce qui nous ramène à la physique : le *zéro absolu* désigne la température où le volume d'un gaz serait nul (-273,15 °C)*.

Dans les expressions courantes, on doit déplorer des confusions, des emplois incorrects fréquents : on ne reprend pas un travail, un projet, une explication... « *de zéro* », mais « **à zéro** ». En revanche, on part bien, on repart bien « **de zéro** », et non « *à zéro* » (comme si « on les avait à zéro », comme si « on avait le trouillomètre à zéro ») !

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée brutale de Zéro n'était pas une bonne nouvelle pour les combattants alliés en

* Le signe *degré* (°) se colle au chiffre qu'il suit si ledit chiffre n'est lui-même suivi d'aucun symbole (15°). Quand un symbole suit, on colle le signe ° devant ce symbole : °C (= degré[s] Celsius), le tout séparé du chiffre, du nombre : 15 °C par un blanc tenant la même place qu'une lettre.

Extrême-Orient : les Zéro étaient des avions militaires japonais...
Ce nom s'écrit en caractère romain dans un texte normalement composé en romain, ne se met pas entre guillemets, reste invariable et prend la majuscule (nom propre d'un type d'avions). Parfois, on omet l'accent, par conformité avec la graphie anglo-saxonne : des Mitsubishi A6M Zero.

* * *

Progressons d'un degré, et passons à **un...** En tant que substantif, le mot est invariable : **Amélie cumule les « un » en algèbre ; son professeur, sans doute, hésite à lui infliger des zéros !...**

Il faut assurément le répéter, tellement cette erreur est récurrente : jusqu'à 1,999999999..., nous avons un singulier, puisqu'il y a moins de deux unités. L'orthographe obligatoire est donc bien : **1,99 million d'euros**, et non « 1,99 millions d'euros », comme on le voit trop fréquemment, dans la presse entre autres.

Il est interdit d'écrire « d'1 [mètre, hectare, kilo, litre, etc.] ». Il faut, selon la nature des textes (roman, rapport, article de presse...), écrire soit : **un trajet de 1 kilomètre**, soit : **un trajet d'un kilomètre**.

Dans **le chiffre 1**, on ne prononce pas « le chiffrun », mais on détache le *e* final de *chiffre*, qui cesse d'être muet devant *un*.

Bien entendu, **un Hun devant un autre Hun**, cela ne fait pas onze, mais... deux Huns ! Demandez donc à Attila...

Jean-Pierre Colignon

Courrier des internautes

Question : *En vérifiant notre futur catalogue de Noël, nous avons un doute quant au mot Noël et aimerions savoir s'il admet un pluriel (j'ai fait quelques recherches sur internet sans succès). Je me permets donc de vous poser la question. La phrase concernée est la suivante :*

On a le plus féerique des Noël(s).

Réponse : Noël (du latin *natalis dies*, « jour de la naissance ») s'écrit avec une majuscule quand il désigne l'évènement religieux, ainsi que, d'une manière générale, la fête : **père Noël**, **arbre de Noël**, **crèche de Noël**, etc. Bien qu'il ait valeur de nom propre, comme tous les faits historiques religieux ou laïques (la Révolution française, la Renaissance, Pâques...), il peut selon Bordas, Hanse, Larousse et d'autres, prendre la marque du pluriel : *les Noël(s) d'autrefois. Des Noël(s) en famille.*

Quand il concerne les chants religieux, il prend une minuscule, et dans ce cas seulement ; il s'agit en fait d'une métonymie, une contamination par voisinage qui fait désigner le contenant par ce qu'il renferme, les objets par leur matière, et ainsi de suite, comme lorsqu'on dit « Nous avons bu une bouteille de bière » ; ce n'est pas la bouteille qu'on boit, mais son contenu ; ou encore « J'ai astiqué les cuivres » pour désigner les objets en cuivre qui sont dans la maison. Là donc, on dit **les Noël(s)**, et on applique la minuscule ainsi que le pluriel. L'Académie française explique : « *Chant populaire en l'honneur de la Nativité ; par méton., air sur lequel on chante ces cantiques. Un recueil de Noël(s). Les Noël(s) bourguignons de La Monnoye. Noël(s) de Provence. Le "Livres de Noël(s) pour l'orgue et le clavecin" de Claude Daquin.* »

Jacques Pépin



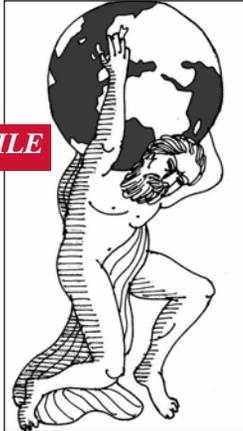
ESPACE
DE MAUVAISE HUMEUR

Par Jean BRUA

Évidentes complications

On aura remarqué que le commentaire sportif est souvent à la source des dérives langagières que la communication « branchée » prend pour de l'innovation. C'est ainsi que l'adjectif *compliqué* (pour *difficile*) connaît une fortune comparable à celle de l'horripilant *évident* aux dépens de *facile*. Et que, par mauvaise habitude, il s'est presque aussitôt envolé des tribunes des stades pour coloniser celles de l'information et de la politique. Pourquoi faire difficile quand on peut faire compliqué ? Réponse en quatre leçons du géant Atlas, sur qui repose le monde comme la clarté de la langue française sur ses nuances d'expression.

DIFFICILE



COMPLIQUÉ



FACILE



ÉVIDENT



Sur les routes de France

On voit de belles choses quand on roule sur les routes de France. J'avise un panneau : « Complexe aquatique », je me dis : « Tiens ! c'est ici qu'on soigne les gens qui ont peur de l'eau ». Je vais voir : c'est une piscine. « Piscine » est laid ; « complexe aquatique », magnifique. Cinq kilomètres plus loin, autre panneau : « Requalification de Saint-Glinglin ». « Tiens ! me dis-je, le club de football de Saint-Glinglin, disqualifié pour excès de sainteté sans doute, a été repêché in extremis ». Mais non, on refait simplement la voirie de ce quartier charmant. Cinq kilomètres encore et je lis ceci : « Création giratoire ». Je m'étonne. S'agirait-il d'un derviche tourneur qui aurait inventé un nouveau tour ? Ou d'un créateur, je veux dire un couturier, qui fabrique ses robes en tournant autour d'un mannequin ? Et puis je découvre qu'il est question en fait d'un chantier : on construit un nouveau rond-point. Et voilà un quatrième panneau qui m'annonce la « création », toujours la création ! d'un « espace éco responsable au naturel ». Se créera là, en fait, un centre commercial, qui sera, dit le panneau, « *so green* ». N'en pouvant plus d'admiration, je m'arrête, je visite une cathédrale, j'y vois une maquette « tactile » pour « handicapés visuels ». Je reprends la route, je m'arrête plus loin, je songe à visiter une tour à l'entrée d'un port, on m'avise qu'en raison de Vigipirate, il y aura des « visualisations intérieures des sacs ». Ah, que la France est belle ! Partout, on y admire, outre des éoliennes, des beautés langagières.

Bernard Leconte



Ils l'ont dit

« La Palice, avec nous ! »

Mardi 27 septembre 2011... Sur France Inter, Pascale Clark reçoit un rappeur français du nom d'Orelsan, âgé d'une trentaine d'années. Ce natif d'Alençon s'est fait remarquer notamment en sortant, en 2009, une chanson intitulée... *Sale pute*, uniquement disponible sur internet. Ce texte a été considéré par certain(e)s comme une incitation à la violence contre les femmes.

Ayant des prétentions littéraires, le rappeur affirme qu'il est capable d'écrire sans problème des chansons pour beaucoup d'interprètes, entre autres Juliette Gréco. Il ne devrait effectivement pas avoir de mal à remplir les phrases. Il lui suffira de recourir à des lapalissades telle celle qu'il a énoncée avec grand sérieux, pour indiquer sans doute qu'il pensait avoir mûri : « *J'ai deux ans de plus qu'il y a deux ans* ». Avec un peu plus d'originalité, pour certifier un possible changement de caractère et l'éventuelle évolution de son travail, il eût pu dire : « *J'ai dix ans de plus qu'il y a deux ans* ».

Jean-Pierre Colignon

La date d'échéance de votre abonnement est inscrite sur l'étiquette de routage de votre revue.

**Vérifiez-la, avant de jeter l'enveloppe.
C'est à cette date que vous aurez à cœur,
nous l'espérons, de renouveler votre
adhésion et votre abonnement.**

Pluriels inattendus

Notre ami Ange Bizet a découvert sur l'internet nombre de pluriels insolites. À vous d'en prolonger la liste...

- Un rat ? Des goûts
- Un cas ? Des colles
- Un pont ? Des râbles
- Une voiture ? Des mares
- Un évier ? Des bouchers
- Un scout ? Des brouillards
- Une dent ? Des chaussées
- Un air ? Des confits
- Un mur ? Des crépis
- Un valet ? Des curies
- Un crâne ? Des garnis
- Une moue ? Des goûters
- Un ministre ? Des missionnaires
- Un fâcheux ? Des agréments
- Une bande ? Des cinés
- Une bière ? Des haltères.

Vive les « commémoros » !

Une tournure fautive s'entend et se lit beaucoup aussi depuis quelque temps

« La ville de Trifouilly-les-Oies a commémoré le soixantième anniversaire de sa libération ». Pas d'accord ! On **célèbre un anniversaire** et on **commémore une libération**, mais on ne commémore pas un anniversaire, car ce dernier n'est lui-même rien d'autre qu'une commémoration ! Écrire « *La ville de Trifouilly-les-Oies a commémoré le soixantième anniversaire de sa libération* » est donc un non-sens, puisque cela signifie stricto sensu « La ville de Trifouilly-les-Oies a célébré la mémoire du soixantième anniversaire de sa libération », ce qui ne veut évidemment rien dire.

François Thouvenin

À table !

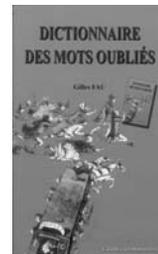
Déguster et partager des mots oubliés ne peut nous faire oublier les plaisirs ou déplaisirs épulatoires [« *Qui a rapport aux repas, à la table.* » (Littré.)]. À vous de remettre correctement le couvert.

abstème, témulence, bromatologie, gastrolâtre, ripopée, pantophage, aepsie, agueusie, galimafrée, boîte (solution p. XVI).

| Définitions | Mots |
|---|------|
| Qui ne boit pas de vin | |
| Celui qui fait un dieu de son ventre | |
| Diminution marquée du sens gustatif | |
| Ragoût composé de restes de viandes | |
| Traité, description des aliments | |
| Mauvaise digestion | |
| Qui mange beaucoup, qui mange de tout indistinctement | |
| État semblable à l'ivresse | |
| État du vin bon à boire | |
| Mélange que les cabaretiers font des différents restes de vin | |

Gilles Fau*

* Auteur du *Dictionnaire des mots oubliés* (Éditions du Vert Luisant, 2004, 276 p., 21 €). Pour le commander (chèque au nom de l'auteur) : Gilles Fau, Le Bourg, 46500 Miers. Courriel : gillesfau2@orange.fr.



Rencontres

Entretien avec Benjamin Cselenko

DLF : *Vous êtes le plus récent adhérent de notre association. Qui êtes-vous ?*

BC : J'ai 20 ans, je suis un sportif de haut niveau en tennis [n° 3 français de sa catégorie], et étudiant à l'université Paris-Dauphine, en management et sciences politiques, après une licence d'Économie-Gestion. Ma vie est réglée par les contraintes du tennis et de l'université. En semaine se succèdent études et entraînements, compétitions universitaires (le jeudi) et tournois nationaux (en fin de semaine).



DLF : *Par quel heureux hasard un jeune champion de tennis a-t-il frappé à la porte de DLF ?*

BC : Récemment, j'ai aperçu la plaque de DLF [222, avenue de Versailles]. Depuis toujours, je suis amoureux de la langue française, langue internationale, et je suis très patriote. Quand j'ai vu cette plaque, j'ai décidé de franchir la porte pour connaître votre association. Aujourd'hui, je suis ravi !

DLF : *Tel Andreï Makine, vous faites une véritable déclaration d'amour à la langue française !*

BC : Vous avez raison, je suis fils d'immigré russe. Et mon éducation m'a donné cet amour de la France qui nous accueille et le désir d'être au service de ce pays et de sa langue.

DLF : *Quels projets, quelles idées avez-vous pour faire rayonner la langue française et contribuer à poursuivre l'œuvre de DLF ?*

BC : Je voudrais aider à promouvoir la langue de Molière en France, notamment auprès des jeunes et des étudiants, actifs de demain, et à travers le monde, puisque le français est une langue parlée par plus de 400 millions de personnes.

DLF : *Quel message souhaitez-vous faire passer pour conclure ?*

BC : J'aimerais dire merci à DLF pour son travail et son investissement. Et j'invite tous ceux qui aiment notre langue à s'y rassembler et à s'impliquer pour que vive la langue française !

* * *

Entretien avec Gaëtan Germain, membre de l'équipe de rugby du Paris Racing, avec Sébastien Chabal et Lionel Nallet.

DLF : *Pourriez-vous vous présenter ?*

GG : Je suis né le 2 juillet 1990 à Bourg-de-Péage, dans la Drôme. Passionné de sport, j'ai d'abord joué au football jusqu'à l'âge de 16 ans avant d'orienter ma carrière vers le rugby professionnel à Romans-sur-Isère, ville de ma famille. J'ai ensuite joué quatre ans pour le célèbre CSBJ (Club sportif Bourgoin-Jallieu) avant d'effectuer mes premiers pas en Top 14 en février 2011. Je joue désormais au Racing Métro 92, l'un des deux clubs de la capitale, au poste d'arrière.

DLF : *Vous êtes un sportif de haut niveau, vous côtoyez chaque jour des joueurs étrangers qui jouent en France et vous êtes amené à jouer à l'étranger. Quelle place a la langue française dans tous vos échanges ?*

GG : Il y a de nombreux joueurs étrangers au sein du championnat et dans notre équipe. Cependant, la langue française reste la langue dominante. Les joueurs étrangers font tous l'effort d'apprendre et de pratiquer notre langue. Il arrive que les entraîneurs, qui sont parfois eux aussi d'origine anglo-saxonne, exposent leurs idées en français puis, par la suite, traduisent pour les joueurs étrangers, afin que les consignes soient bien comprises par chacun.

DLF : *Vous verra-t-on bientôt porter les couleurs de l'équipe de France ?*

GG : Il me faut encore faire mes preuves au plus haut niveau, en Top 14. Il ne faut surtout pas brûler les étapes.



Exemple à suivre

Chaque année en Allemagne, la Société allemande pour la langue (GfdS) élit un mot qui a particulièrement marqué l'actualité. En 2010, elle a choisi *Wutbürger*, c'est-à-dire « citoyens en colère ».

Parallèlement à l'initiative de la GfdS, un jury composé de sept lycéens et journalistes choisis par les éditions Langenscheidt élit le « mot des jeunes » de l'année (*Jugendwort des Jahres*). Cette année, le néologisme choisi est *Niveaulimbo*, soit « baisse constante du niveau » (ce qui n'a rien de très optimiste). Les critères d'élection des mots sont la créativité linguistique, l'originalité de la nouvelle expression, son actualité et son degré de diffusion.

Enfin, un jury de spécialistes du langage appartenant au monde universitaire et remontés contre les barbarismes et autres laideurs langagières (qui n'est pas sans me rappeler l'académie de la Carpette anglaise) désigne l'horreur de l'année (*Unwort des Jahres*, soit littéralement le « non-mot de l'année ») parmi les propositions envoyées par les citoyens allemands eux-mêmes. Pour 2010, c'est *alternativlos* qui a été retenu, mot qui désigne une impasse, une voie contrainte et forcée, l'absence de choix.

J'ai trouvé ces initiatives très intéressantes pour plusieurs raisons :

1) elles dénotent un intérêt très vif pour la langue, pas seulement dans un cercle réduit, puisque les mots de l'année sont annoncés dans la presse nationale ; 2) elles attestent la résistance des citoyens allemands contre les mots qu'ils trouvent laids ; 3) elles témoignent de la créativité langagière, dans le cas du « mot des jeunes ».

Ce serait une bonne idée que les Français et les francophones fassent de même, et il serait en tout cas intéressant de savoir quel mot ou expression déplaît le plus à nos concitoyens.

Anne Rosnoblet

Point barre

Qui n'a pas été choqué par ce « point barre ! » que lance un interlocuteur irrité, pour clore un échange verbal animé ?

Cette locution à la mode peut être provocante et prendre un tour très agressif (dont le sens équivaldrait à un « ferme-la ! » particulièrement trivial), mais elle peut aussi n'être employée que pour renforcer un avis sur la survenue d'un événement (« Il n'aurait pas dû aller à ce rendez-vous. Point barre ! »). Dans d'autres circonstances, il peut perdre toute acrimonie pour n'exprimer que la volonté de « passer à autre chose » (*Cette affaire est entendue, point barre !*). « Point barre ! » a supplanté le **point à la ligne !**, dernier survivant d'une longue famille de locutions dont l'ancêtre est le fameux **point final !** du maître d'école à la fin de la dictée. Quel écolier n'a pas émis un soupir de satisfaction en entendant le rituel « Point final ! Posez vos porte-plume ! » ?

Le « point à la ligne », destiné à séparer deux paragraphes dans le corps même de la dictée, était passé, avec le « point final ! », dans la langue familière. Ils servaient alors aux parents à abrégé les atermoiements de l'enfant : « Tu iras jouer au foot quand tu auras appris ta récitation. Point final ! » En fait, tous ces « point... » ont servi à marquer le refus de discuter une décision. « Un point, c'est tout ! » (attesté en 1922) avait déjà apporté plus de fermeté aux locutions en usage au début du siècle. « C'est comme cela ! » ou « C'est ainsi ! » Puis ce fut l'escalade verbale jusqu'à notre « point barre ! » actuel. Signe peut-être que « *la muflerie est devenue une institution* » (Bernard Leconte, *Le Figaro* du 7 décembre 2004.)

Mais de quelle « barre » s'agit-il ? Voici deux hypothèses :

1. En dactylographie, le point destiné à indiquer la fin d'une phrase (le « point principal » d'Aristophane de Byzance) est nécessairement suivi d'une espace obtenue par pression sur la « barre d'espace » du clavier. « Point + barre » étant le procédé utilisé pour marquer la fin

d'une phrase, c'est par métonymie que la locution est venue indiquer la fin d'une discussion. Mais la fin d'une phrase n'est pas la fin d'une discussion !...

2. Il nous a été rapporté que le point final du dernier alinéa des lettres émanant de certaines administrations pourrait être suivi d'une barre oblique. Cette barre est appelée « *slash* » en anglais, « entaille », « balafre », dans le vocabulaire des informaticiens. Le « point barre » se présente comme ceci : « ./ » Ce procédé serait destiné à empêcher qu'un petit malin modifie le sens de la lettre par ajout, dans l'espace laissé avant la signature de l'auteur de la lettre, d'une phrase, telle que « En tout état de cause, je serais prêt à réexaminer favorablement votre demande »... C'est une piste plaisante, mais nos lecteurs ont peut-être une étymologie plus sérieuse à proposer !

Jacques Moulinier

Délégation de Bordeaux

La Débâcle de l'école

Une tragédie incomprise*

Dans cette œuvre collective, chaque intervenant apporte son témoignage sur un sujet qu'il connaît par expérience : origine de l'échec scolaire à l'école primaire, « médiocrité intellectuelle et terrorisme idéologique des IUFM », méthodes désastreuses d'enseignement de l'anglais, indiscipline dans les collèges, ignorance de la langue française, difficultés d'appréhension des concepts, absence de motivation, refus de l'autorité, chez nombre d'étudiants, qu'ils fréquentent l'Université ou les grandes écoles...

Des constatations communes, aujourd’hui assez largement partagées, comme le montre la bibliographie jointe au texte, assurent l’unité de l’ouvrage : la dégradation de l’enseignement, impuissant devant l’accroissement d’effectifs hétéroclites et l’inadéquation des remèdes proposés ; la remise en cause de la transmission du savoir et des valeurs, du fait de la prédominance d’un pédagogisme politisé sur la connaissance, conduisent à la destruction tragique de notre système éducatif, à sa décadence, c’est-à-dire à sa chute (*de-cadere*).

La méconnaissance de ce phénomène, qui s’impose insidieusement dans l’indifférence de citoyens peu soucieux de culture et réticents devant un effort jugé inutile ; le refus de l’excellence dans les milieux cultivés au nom d’une conception méprisante de la démocratie, justifient ce cri d’alarme destiné à réveiller les consciences. La « débâcle de l’école » suggère à Laurent Lafforgue, dans l’introduction générale, un parallèle avec le « désastre de mai-juin 40 » et la société aux abois de l’exode évoque « une armée de professeurs vaincus ». C’est précisément dans la culture classique que Bernard Vergely, au 13^e et dernier chapitre de l’œuvre, trouve un exemple de résilience qui éclaire d’une lueur d’espoir ce sombre tableau. L’enseignement des sophistes flattait le peuple et lui faisait croire que des opinions « sont de véritables idées ». Celui de Socrate au contraire « a saisi quelque chose d’essentiel. On respecte l’homme quand on l’éduque. On l’éduque quand on lui donne les moyens de la pensée ». Seule, l’éducation ainsi comprise permet de faire sortir (*e-ducere*) **des enfants de toute condition** des chausse-trappes de la démagogie.

Anne-Marie Lathière



* *La Débâcle de l'école. Une tragédie incomprise*, présenté par Laurent Lafforgue et Liliane Lurçat (François-Xavier de Guibert, 2007, 248 p., 22 €).

Tableau d'horreurs

- La commission des lois de l'Assemblée nationale, sous la présidence du député Jean-Luc Warsmann, vient d'adopter un projet d'amendement à la loi du 4 août 1994 (loi Toubon) qui introduirait une exception importante à l'emploi obligatoire du français dans le travail. Cet amendement, insidieusement inséré dans une « proposition de loi relative à la simplification du droit et à l'allègement des démarches administratives », présenté par le député François Vannson, ne propose pas moins que de donner la possibilité légale d'imposer aux salariés « l'utilisation de la langue anglaise dans les manuels aéronautiques (sic), et plus précisément dans les documents techniques nécessaires à la construction, à la maintenance, à l'utilisation opérationnelle des aéronefs et aux supports de formation dans ce domaine ». Sur la base d'un raisonnement juridique bancal et de justifications sécuritaires, M. Vannson se fait le relais d'une demande de la direction générale de l'aviation civile. M. Warsmann, tout en jurant de son attachement à la langue française, se résout à suivre M. Vannson car « il s'agit ici d'une question de sécurité pour les aéronefs » ! Combien d'accidents liés à l'utilisation d'une notice en français ? Si une telle modification de la loi du 4 août 1994 devait être adoptée, c'est un énorme coup qui serait porté à l'emploi de la langue française dans notre pays. Espérons que les parlementaires que nous avons alertés convaincront leurs collègues de ne pas ratifier une telle trahison.

- La RATP, qui gère et exploite le métro parisien et qui participe à l'image de notre capitale, s'abandonne, elle aussi, à l'anglomanie ambiante. Pour illustrer sa campagne de recrutement, elle a acheté une pleine page du *Figaro* avec cette photo. Il aurait été sans doute trop ringard d'arborer un maillot avec le slogan « J'aime ma ville ». La RATP n'avait le droit ni de bafouer la langue française ni de promouvoir une langue étrangère.



- M^{me} Yvette Excoffon, adhérente de Lyon, nous a envoyé ce texte :
« L'auditorium de Lyon, salle prestigieuse qui propose des concerts de qualité, change de directeur en septembre, début de la saison. Le nouveau venu, Leonard Slatkin, vit aux États-Unis, où il est né. Le lundi 9 mai a eu lieu la présentation du prochain programme. M. Slatkin n'a pas pu venir, ce qui est compréhensible en raison de ses obligations outre-Atlantique. Il a envoyé un message vidéo qui nous a été diffusé. Ce petit discours était entièrement en anglais.[...]. L'auditorium est largement subventionné et c'est le public français qui rétribue son travail, la moindre correction serait de lui témoigner un peu de respect... »

Marceau Déchamps

Tableau d'honneur

- « *L'enseignement et la recherche doivent continuer de se faire en français dans les universités francophones.* » Cette affirmation fait le titre d'un long article du professeur Pierre Frath, de l'université de Reims Champagne-Ardenne, dans la revue de l'Association des professeurs de langues vivantes (APLV) (5 octobre). Dans cet article¹, le professeur Frath développe de nombreux arguments en faveur du maintien du multilinguisme dans le monde et naturellement du français en France. Il dénonce la suprématie de l'anglais et souligne les dangers pour la pensée et son expression pour les non-anglophones qui abandonnent leur langue maternelle. Il apporte un éclairage complémentaire sur les raisons qui poussent certains établissements d'enseignement supérieur à promouvoir les cursus exclusivement en anglais. Il condamne « *le sentiment munichois que le français n'a pas d'avenir et le conformisme "moderniste" des décideurs* », et il confirme que nous devons poursuivre notre combat en assurant qu'« *il est encore largement temps de redresser la barre* ».

Son avis ne saurait être taxé de parti pris ou de superficialité. M. Pierre Frath est professeur de linguistique anglaise et de didactique du plurilinguisme. C'est donc un avis de spécialiste, étayé par une longue expérience universitaire, qu'il nous donne.

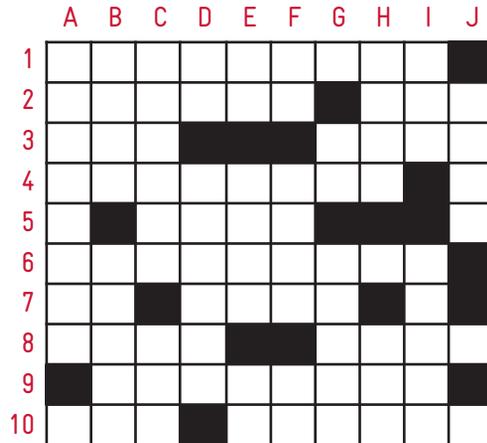
- L'Association des professeurs de langue étrangère de l'État de New York (NYSAFLT) publie sur son site (www.nysaflt.org/advocacy/national.shtm) la retranscription d'un discours électoral du futur président des États-Unis, Barack Obama. Citons un passage « *Je veux faire en sorte que les enfants anglophones apprennent les langues étrangères, car le monde est de plus en plus interdépendant et la capacité à maintenir notre première place dans le monde passera par notre capacité à communiquer au-delà des frontières, et c'est franchement une chose dans laquelle nous avons pris du retard. Les langues étrangères sont un domaine qui a été négligé. Je veux y consacrer plus de ressources...* »

En écoutant l'enregistrement de son discours prononcé devant un public américain, on l'entend prononcer « merci beaucoup » pour illustrer, avec regret, les limites de son français. Ces déclarations du président des États-Unis contredisent ceux qui professent l'universalité de la langue anglaise et qui prétendent qu'elle suffit pour communiquer dans le monde entier. Merci à M. Obama de promouvoir le plurilinguisme et d'adresser un petit clin d'œil à notre langue.

Marceau Déchamps

1. Texte disponible sur le site DLF, dans la rubrique « Documents, Articles-Dossiers », ou sur papier auprès du secrétariat.

Mots croisés de Melchior



1. Ses thermes sont célèbres.
 2. Voltaire. Canton suisse.
 3. Lettres de Lecourbe. Celle du panier ne devrait pas danser.
 4. Rival de Platon.
 5. La faire réclame talent et patience.
 6. Ont tendance à rêver.
 7. Petit beurre. Lac italien.
 8. Permet de se défendre. Coupe ou cingle.
 9. Demeure historique des Malbrough.
 10. Désabusé ! Belle pastorale.
- * * *
- A. Son cheval devait avoir un train de sénateur !
 - B. Quelques arpents de terre. S'il précède le train, il fonce.
 - C. Style fleuri. Des femmes insoumises.
 - D. De l'or. Elle ne devrait pas l'être sur le voisin.
 - E. Démonstratif. La source du ruisseau. Du sodium.
 - F. @ en anglais. On le fait demain en désordre. Militaire qui n'en peut mais.
 - G. Lettres d'Atala. Cheville servant à l'appui de l'aviron.
 - H. Se découpe en quartiers. Élément léger.
 - I. Ville de Ré. Repos partiel ou total.
 - J. Les Prussiens y furent battus en 1806.

Le français pour Benoît Duteurtre

Invité d'honneur du déjeuner du 20 octobre, l'écrivain et musicologue Benoît Duteurtre (voir p. II) s'est d'abord inquiété - à juste titre - du déclin de la musique française, pour en venir ensuite à l'objet principal de notre Association. Voici des extraits de cette partie de son intervention.

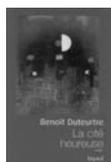


Quant à la langue française, les nouvelles ne sont pas très bonnes non plus. Vous avez sans doute vu hier que les professeurs des écoles françaises sont atteints par un mal nouveau qui s'appelle le « *burn out* ». Je me suis demandé pourquoi *Le Monde* avait besoin d'utiliser ce mot anglais plutôt qu'un équivalent français. J'écoute aussi la radio. Je crois que la proportion de mots anglais par phrase, y compris sur les chaînes publiques, augmente d'une façon terrible. J'ai l'impression que c'est un phénomène continu depuis déjà quelques décennies, mais que, tout d'un coup, on est entré dans une phase d'accélération et qu'on est au moment où les choses basculent et où l'anglais est en train de devenir pratiquement la langue principale de l'Europe. Récemment, je me baladais dans le forum des Halles et j'ai vu un magasin de chaussures « *Shoe Store* ». Mais ce n'était pas des chaussures anglaises, c'était simplement des chaussures. Pourquoi fallait-il baptiser ce magasin d'un mot anglais, alors qu'on pourrait le dire en français ? En fait, je me suis dit que la simple utilisation du même mot en anglais donne une espèce de supplément de modernité à celui qui

le prononce, à celui qui l'utilise et au produit qu'il désigne. C'est un phénomène immense, énorme, auquel on ne peut pas grand-chose. Un de mes neveux, à propos de quelque objet qui lui avait plu, me disait « c'était vraiment très *staille* (style) ». Comme si le même mot prononcé à l'anglaise apportait quelque chose de plus. Face à cette situation, on peut avoir deux attitudes : ou, ce qui n'est pas totalement déraisonnable, on se dit : « C'est un phénomène tellement fort qu'on n'y peut rien. » Ou on se demande à quelle échelle on peut réfléchir et peut-être se battre, d'une façon qui ne paraisse pas seulement passiste. Je pense que c'est à l'échelle de l'Europe qu'il faut agir aujourd'hui. Je suis content, d'ailleurs, que Jean Quatremer ait reçu le prix Richelieu, parce que son blog sur la question de l'anglais à Bruxelles est vraiment passionnant. Car c'est à l'échelle européenne que les choses ont vraiment basculé. Je me pose la question : « C'est quoi, l'Europe ? » C'est à la fois une culture commune et une mosaïque de cultures extrêmement différenciées, avec chacune sa langue. Si on ne commence pas par prendre en considération cette idée même de l'Europe, on est simplement dans l'application d'un modèle américain, qui serait à terme unifié par l'anglais. C'est ce qui se produit depuis dix ans. Les Français et les Allemands n'ont opposé aucune résistance à ce phénomène, d'autant moins que les Anglais eux-mêmes, trop contents de voir l'Empire s'étendre, ont joué très subtilement la partie. L'absence de résistance des pouvoirs publics français est préoccupante. Je pense qu'on doit vraiment s'attacher à défendre l'idée que l'Europe est un ensemble avec plusieurs langues et non pas un ensemble unifié par l'anglais. Je crois que ce combat est encore relativement jouable. Il suffirait que les Allemands s'allient aux Français pour défendre l'idée de plusieurs langues de travail pour que, dans les faits, on ne bascule pas vers l'anglais. Donc, je crois qu'on peut se battre encore à l'échelle européenne pour la défense de la langue française. J'espère qu'on continuera à le faire et je pense qu'il faut aussi bien sûr se battre à l'échelle française, notamment contre l'invasion de mots anglais et des anglicismes. Sur France Info maintenant, lorsqu'on fait un reportage dans un pays étranger de langue non anglaise, le

journaliste pose ses questions en anglais. Ainsi, une radio d'État française va poser ses questions en anglais aux Libyens, J'imagine qu'à Radio France on devrait pouvoir se battre pour que des interprètes soient de nouveau utilisés et qu'on interroge chaque personne dans la langue de son pays comme cela fut l'usage à la radio française jusqu'à une époque récente.

Voilà quelques petites réflexions qui me venaient à l'esprit à l'occasion de ce déjeuner. Mais il y en a beaucoup d'autres. Je voulais simplement vous dire le plaisir que j'ai d'être avec vous et l'utilité du combat que vous menez – même si, profondément, dans mon pessimisme raisonnable, je pense que la cause est... assez mal partie, mais qu'il importe toujours de se battre.



Benoît Duteurtre, écrivain, musicologue. né en 1960 à Sainte-Adresse (Seine-Maritime).

Diplômes : Licence de musicologie.

Carrière : critique musical et journaliste (depuis 1985), notamment pour *Le Monde de la musique*, *Diapason*, *Elle*, *Les Lettres françaises*, *L'Événement du jeudi*, *L'Idiot international*, *Paris Match* et *Le Figaro magazine*, critique musical et journaliste à *Marianne* (depuis 1997), critique littéraire au *Figaro littéraire* (depuis 1998), chroniqueur musical à *Classica* (depuis 2009) ; conseiller artistique de la Biennale de la musique française à Lyon (1991), de la fondation Singer Polignac, directeur de la collection « Solfèges » aux éditions du Seuil (1991-97), fondateur et directeur de l'association Musique nouvelle en liberté (depuis 1991), producteur (depuis 1997) à France Musique de l'émission « Étonnez-moi, Benoît », chroniqueur au magazine *Rive droite rive gauche* sur Paris Première (1999) ; membre du comité de lecture des éditions Denoël (depuis 2002).

Parmi ses œuvres : *Sommeil perdu* (1985), *Gaieté parisienne* (1996), *Drôle de temps* (1997, prix de la nouvelle de l'Académie française), *L'Opérette en France* (1997, prix Pelléas 1998), *Les Malentendus* (1999, prix Charles Oulmont 1999), *Le Voyage en France* (2001, prix Médicis 2001), *Le Grand Embouteillage* (2002), *Service clientèle* (2003), *Chemins de fer* (2006), *La Cité heureuse* (2007), *Les Pieds dans l'eau* (2008), *Ballets roses* (2009), *Le Retour du Général* (2010), *L'ÉTÉ 76* (2011) ; auteur de la série TV *Les Folies de l'opérette* (2001) et de la comédie musicale *Viva l'Opéra (comique) ! ou le fantôme de l'Opéra-Comique* (2004).

Décoration : officier des Arts et des Lettres.

(D'après le *Who's Who* 2012.)

Nouvelles publications



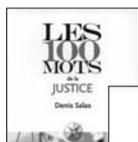
101 FAUTES À NE PLUS JAMAIS FAIRE ! RÈGLES DE BASE, LOGIQUE ET BON SENS

de Jean-Pierre Colignon

Les Éditions de l'Opportun, 2011, 126 p., 9,90 €

Tout phénomène bizarre ou inexplicable a une explication et l'on peut être reconnaissant à Jean-Pierre Colignon de distinguer le pourquoi du comment. Quelquefois, la présence d'un... signe est si subtile qu'on ne s'en rend pas compte de prime abord : auriez-vous pensé à mettre un tréma sur le *i* de *coïnculpé* (n. et adj.) ?

« *Tous les mots lexicalisés (figurant dans un ou des dictionnaires) comportant le préfixe co- sont "collés", agglutinés, sans trait d'union.* » Aussi, pour éviter toute prononciation défectueuse, met-on ce double point sur le *i*. C'est une délicatesse offerte par ceux qui fixent la langue... À toutes ces subtilités, Jean-Pierre Colignon donne une explication logique. Attention ! *Un* ou *une annaliste* n'a rien à voir avec *un* ou *une analyste* et, par parenthèse (sans *s*), comment ne pas se sentir coupable quand, au détour d'une de ces pages passionnantes, on découvre, parmi cette centaine de mises au point, que depuis toujours, on commettait obstinément une erreur en toute innocence... Pour ma part, c'est *bat-flanc* que j'aurais mal orthographié. L'aurais-je écrit convenablement si j'avais été lad ou si j'étais allé en prison ? **Jacques Dhaussy**



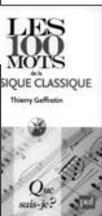
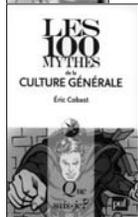
LES 100 MOTS DE LA JUSTICE, de Denis Salas,

LES 100 MOTS DE LA MUSIQUE CLASSIQUE, de Thierry Geffrotin

LES 100 MYTHES DE LA CULTURE GÉNÉRALE, d'Éric Cobast

PUF, « Que sais-je ? », 2011, 128 p., 9 € chacun

Ces trois indispensables petits ouvrages vont combler tous ceux – si versés soient-ils dans les subtilités de notre belle langue – qui se trouvent plus d'une fois désorientés devant le vocabulaire des spécialistes, le sens qu'ils donnent à certains mots courants, des termes et des expressions bien à eux. Qu'entendent-ils donc exactement par **délibéré**, **main de justice**, **plaider**, **témoignage**, **serment** ? Par **col legno**, **grégorien**, **récitatif**, **toccata** ? Et par l'**attelage ailé**, le **graal**, le **golem**, le **théorème de Fermat** ? Tous trois bénéficient d'un style aussi agréable que sobre et précis. **Nicole Vallée**



DICTIONNAIRE DES MOTS FRANÇAIS VENANT DE L'HÉBREU, de Patrick Jean-Baptiste, préface de Claude Hagège

Le Seuil, 2010, 618 p., 29,90 €

Le grand linguiste Claude Hagège a tenu à préfacier cet ouvrage « *d'une séduction toute particulière* », exemple de ce qu'on appelle « le gai savoir ». Certes, il est savantissime, et chacun des mots présentés est minutieusement disséqué, son origine extirpée de sa cachette millénaire avec l'astuce d'un moderne Champollion. Bien sûr, vous soupçonnez d'où viennent **amen**, **bible**, **géhenne**, **jérémiade**, **moloch**, **rabbin**, **talmudique**... Mais avez-vous déjà réfléchi à... **abracadabra**, **bubon**, **chérubin**, **hermétique**, **nectar**, **python**, **simonie**, **tohu-bohu** et **zizanie** ? Il y en a 257 en tout, sans compter leurs multiples dérivés. Quand vous en aurez terminé, avec peut-être un léger vertige, vous ne pourrez plus vous écrier, tel l'Étourdi de Molière : « *C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre !* » Tableaux, index, copieuse bibliographie. **N. V.**

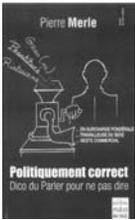


LES MOTS DE MA VIE, de Bernard Pivot

Albin Michel, 2011, 366 p., 20 €

Des années durant, il a charmé, intéressé, envoûté – révolté parfois ? – les lecteurs de tous bords, les amoureux de la langue française, les passionnés d’orthographe. Et voilà que Bernard Pivot nous livre en toute amitié, en toute franchise, les mots de sa vie et aussi « *sa vie avec les mots* ». Ces mots – professionnels, littéraires, gourmands – sont présentés sous forme de dictionnaire, par ordre alphabétique, et il n’y en a pas moins de 175, dont certains sont traités à plusieurs reprises.

Vous allez vous régaler à découvrir ce qu’évoquent pour l’auteur « amitié », « amour », « chat », « écrivain », « femme », « photo », « rire »... Mais aussi « épatant » (remis à la mode, nous est-il rappelé, par « notre » Jean Dutourd), « foutraque », « pimbèche », « ronchon », et même « X », « youpi » et « zut » ! **N. V.**



POLITIQUEMENT CORRECT. DICO DU PARLER POUR NE PAS DIRE, de Pierre Merle,

Les Éditions de Paris-Max Chaleil, « Essais et documents », 2011, 192 p., 16 €

Après *Le français branché*, *Le français tabou*, *Le français précieux*, *Le français qui se cause*, *Le français mal-t-à-propos*, et autres ouvrages plus « instructionnants » les uns que les autres, initiez-vous donc à l’art et la manière d’émettre des propos qui ne signifient pas grand-chose, voire rien du tout... À votre tour, adhérez à la bien-pensance générale, au conformisme à la mode, en notre époque du

« développement durable ».

De A à Z, d’« Accident de personne » à « Zone urbaine sensible », en passant par la « Communauté scolaire », la « Famille dysfonctionnelle », la « Médecine humanitaire », la « Politique de diversité », la « Séquence de motricité », et l’omniprésente « Transparence ». **N. V.**



LE FRANÇAIS DERNIÈRE DES LANGUES. HISTOIRE D'UN PROCÈS LITTÉRAIRE, de Gilles Philippe

PUF, 2010, 310 p., 21 €

Chers adhérents de DLF, n’êtes-vous pas persuadés que depuis le XVIII^e siècle notre langue a mérité d’innombrables – et justifiés – éloges surtout grâce à sa clarté, sa précision, sa rigueur ? Et pourtant, n’a-t-elle pas aussi été accusée de maintes imperfections : pauvreté de vocabulaire, absence de rythme, rigidité de la grammaire, inadaptation à la poésie, manque de pertinence pour la spéculation philosophique ?

Pour un Nietzsche déclarant préférer lire Schopenhauer en français, que de critiques de la part d’un Fénelon, d’un La Bruyère, voire d’un Lamartine. Pour Leopardi, la faiblesse rythmique du français en ferait « *la plus impoétique des langues* ». En 1906, les prétendants à l’agrégation de grammaire étaient conviés à disserter avec Chamfort sur « *l’obscurité constitutive* » du français. En 1927, dans une page de ses *Cahiers*, Valéry ébauchait une liste des « *lacunes du français* ». Mais alors, comment de si beaux textes auraient-ils été écrits en français ? En raison justement de ces limites ? Voire. En tout cas, un livre excitant et roboratif. Index des noms propres. **N. V.**

VERBES SAGES ET VERBES FOUS, de Michel Arrivé

Belin, « Le français retrouvé », 2010, 288 p., 7 €

Que voici un bienvenu dictionnaire pour nous éclairer sur la signification, l’origine, l’usage, voire le mésusage, d’une bonne centaine de verbes qui ont pénétré, en force ou en douceur, notre quotidien, d’*absinther* à *zipper*, d’*entartre* à *roulotter*, de *googler* à *pirater*... Au passage,



l'auteur nous rappelle qu'il est difficile de « décimer toute une famille », que l'on « n'exhausse pas forcément qui vous a exaucé », que le jeune veau qui *zape* ne regarde pas la télévision mais...¹, que *gommer* et *dégommer*, c'est du pareil au même... que *fragnoler* tire son nom de...². Très abondante bibliographie, index des mots étudiés, index des notions. **N. V.**

Réponse : 1. ... Donne des coups de tête. 2. ... celui du juge d'instruction Fragnoli dans l'affaire de Tarnac...



AUTOUR DES MOTS. LE PLUS COURT CHEMIN ENTRE LA TYPOGRAPHIE ET VOUS, de Georges Morell, Éditions des Journaux officiels, 2005, 582 p., 20 €

Malgré toute notre vigilance, quelques fort beaux poissons échappent à nos filets. En voici donc un, véritable document de référence, destiné à vous permettre de présenter des textes plus aisés à lire et à comprendre. Vous allez y trouver toutes les règles de typographie (abréviations, majuscules, symboles...) et cela dans tous les domaines ; les équivalents français de termes étrangers ; les féminisations diverses ; les difficultés orthographiques ou d'interprétation ; les pluriels irréguliers, voire facétieux... Et pour faire bonne mesure, un résumé de l'histoire de l'imprimerie, de l'écriture, des chiffres, de la ponctuation et... du papier. Bien entendu, vous avez droit à l'index, au glossaire, à la bibliographie et... aux sites internet adéquats. Bref, un in-dis-pen-sa-ble. **N. V.**

À signaler :

- **PÉRIL EN LA DEMEURE. REGARD D'UN AMÉRICAIN SUR LA LANGUE FRANÇAISE**, de Robert J. Berg (France Univers, 2011, 176 p., 25 €). (Jacques Dhaussy en a fait une longue analyse que nous publierons dans le prochain numéro.)
- **LA COMMUNICATION À TRAVERS LANGUE ET UNIVERS MÉDIATIQUES**, de Marcienne Martin (L'Harmattan, « Pour comprendre », 2011, 156 p., 15,50 €).
- Aux éditions Honoré Champion, « Champion les mots » :
 - **LE CHOCOLAT**, de Nicole Cholewka, avec la participation de Jean Pruvost, préface de Patrick Roger (2011, 126 p., 9 €).
 - **LE PARFUM**, de Magali Gobet et Emmeline Le Gall, préface de Jean Pruvost, 2011, 126 p., 9 €).
 - **LANGUE FRANÇAISE EN PÉRIL**, de Catherine Girard-Augry, préface d'Albert Salon (Éditions Glyphé, 2011, 148 p., 15 €).

* * *

- **MOTS ET MAUX DE L'ÉCOLE**, de Francis Vergne (Armand Colin, 2011, 160 p., 14,60 €).
- **LES FAUTES DE FRANÇAIS ? PLUS JAMAIS**, de Julien Lepers (Michel Lafon, 2011, 414 p., 18,95 €).
- **RÉDIGER UN TEXTE ACADÉMIQUE EN FRANÇAIS**, de Sylvie Garnier et Alan D. Savage (Ophrys, 2011, 280 p., 24 €).
- **DICTIONNAIRE AMOUREUX DES DICTIONNAIRES**, d'Alain Rey, illustr. d'Alain Bouldouyre (Plon, 2011, 998 p., 27 €).
- **LE PRONOM PERSONNEL DANS LE FRANÇAIS PARLÉ**, de Calogero Giardina (Les Éditions du Menhir, 2011, 142 p., 27,50 €).
- **PARLEZ-VOUS FRANÇAIS ? IDÉES REÇUES SUR LA LANGUE FRANÇAISE**, de Chantal Rittaud-Hutinet (Le Cavalier Bleu Éditions, 2011, 158 p., 18 €).
- **OXYMORE MON AMOUR. DICTIONNAIRE INATTENDU DE LA LANGUE FRANÇAISE**, de Jean-Loup Chiflet (Chiflet & Cie, 2011, 316 p., 24,95 €).